

*Orca currents*



ERIC WALTERS

# ÉCHOUÉ

traduit de l'anglais par  
Rachel Martinez

# Échoué

Auteur : Eric Walters

Traductrice : Rachel Martinez

le 11 avril 2023

Dans ce roman destiné aux jeunes adolescents, Dylan, quatorze ans, doit aller vivre avec son grand-père qu'il connaît peu sur une île isolée où il découvre une orque échouée sur le rivage.

## FORMAT

5 x 7,5"

128 pages

## Broché

9781459835788

10,95 \$

## PDF

9781459835795

## EPUB

9781459835801

## ARGUMENTS DE VENTE

- Avec l'aide de son grand-père qu'il connaît peu, un jeune adolescent essaie de sauver une orque qui s'est échouée sur les rochers à marée basse.
- Ce livre aborde le thème des dynamiques familiales complexes et des effets de la dépendance aux drogues.
- L'histoire se passe sur une île isolée de la côte Ouest et une bande d'orques, une espèce animale qui fait la manchette, est au cœur du récit.
- Eric Walters a écrit plus de 125 livres, dont *Branded* et *Special Edward* publiés dans la série Orca Currents.
- L'auteur s'est inspiré d'une histoire vécue qui s'est passée en 2015. Les lecteurs et lectrices peuvent regarder des images du sauvetage sur YouTube.
- Le livre comporte des caractéristiques qui facilitent la lecture (police de caractères facile à lire, format plus grand, papier de couleur crème) pour les dyslexiques et les autres jeunes qui éprouvent des difficultés de lecture.

## AUTEUR



Crédit photo : Anita Walters

Membre de l'Ordre du Canada, **ERIC WALTERS** a écrit plus de 125 livres qui ont remporté une centaine de prix, dont un prix littéraire du Gouverneur général pour *The King of Jam Sandwiches*. Eric, un ancien enseignant, s'est lancé en littérature jeunesse pour intéresser ses élèves de cinquième année à la lecture et à l'écriture. Chaque année, il fait des présentations devant plus de cent mille jeunes aux quatre coins du pays. Il habite à Guelph, en Ontario.

## PLANS DE PROMOTION

- Campagnes médiatiques locales et nationales
- Campagnes de publicité imprimées et en ligne
- Promotion lors de congrès professionnels (régionaux et nationaux) d'enseignants et de bibliothécaires
- Promotion sur les blogues et les médias sociaux
- Promotion dans le bulletin d'Orca

## SUJETS BISAC

JUV013030 JUVENILE FICTION / Family / Multigenerational

JUV002170 JUVENILE FICTION / Animals / Marine Life

JUV039040 JUVENILE FICTION / Social Themes / Drugs, Alcohol, Substance Abuse

## DROITS

Droits mondiaux disponibles

## ÂGES

9 à 12

**Pour plus d'information, contactez Kennedy Cullen :**  
**1-800-210-5277 ou [kennedy@orcabook.com](mailto:kennedy@orcabook.com).**

Pour commander, visitez-nous sur [orcabook.com](http://orcabook.com) ou contactez-nous par courriel ([orders@orcabook.com](mailto:orders@orcabook.com)) ou téléphone (1-800-210-5277)

@orcabook



LES ÉDITIONS ORCA  
[orcabook.com](http://orcabook.com) • 1-800-210-5277

**ÉCHOUÉ**

**SERVICE DE PRESSE. NON DESTINÉ À LA VENTE.**

SERVICE DE PRESSE. NON DESTINÉ À LA VENTE.

# ÉCHOUÉ

Eric Walters

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR  
Rachel Martinez

*orca currents*

LES ÉDITIONS ORCA

Copyright © Eric Walters, 2020, pour le texte  
Copyright © Rachel Martinez, 2023, pour la traduction française

Publié au Canada et aux États-Unis par Les éditions Orca en 2023.  
Publié initialement en anglais en 2020 par Les éditions Orca sous le titre *On the Rocks*  
(ISBN 9781459823648, broché).  
orcabook.com

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout système de mise en mémoire et de récupération de l'information présent ou à venir, sans la permission écrite de l'éditeur.

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Échoué / Eric Walters ; traduit de l'anglais par Rachel Martinez.

Autres titres: On the rocks. Français

Noms: Walters, Eric, auteur.

Collections: Orca currents.

Description: Mention de collection: Orca currents | Traduction de : On the rocks.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20220239274 | Canadiana (livre numérique) 20220239290 | ISBN 9781459835788 (couverture souple) | ISBN 9781459835795 (PDF) | ISBN 9781459835801 (EPUB)

Classification: LCC PS8595.A598 O5814 2023 | CDD jC813/.54—dc23

Numéro de contrôle de la Bibliothèque du Congrès : 2022938290

**Résumé :** Dans ce roman destiné aux jeunes adolescents,

Dylan, quatorze ans, doit aller vivre avec son grand-père qu'il connaît peu sur une île isolée où il découvre une orque échouée sur le rivage.

Les éditions Orca s'engagent à réduire leur consommation de ressources non renouvelables utilisées dans la production de leurs livres. Nous nous efforçons d'utiliser des matériaux qui soutiennent un avenir viable.

Les éditions Orca remercient les organismes suivants pour le soutien accordé à leurs programmes de publication : le gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada et la province de la Colombie-Britannique par l'entremise du Conseil des arts de la Colombie-Britannique et du Crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative de la *Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation, immigration, communautés*, pour nos activités de traduction.

Photo de la couverture avant de Stocksy/Zoran Djekic  
Traduction française de Rachel Martinez

Imprimé et relié au Canada.

À ceux qui consacrent leur vie à s'occuper des  
animaux qui ont besoin d'aide.

**SERVICE DE PRESSE. NON DESTINÉ À LA VENTE.**

## Chapitre un

Mon estomac s'est soulevé lorsque le bateau s'est écrasé sur une autre vague. Je me suis accroché à la rambarde en me penchant légèrement, la tête au-dessus de l'eau, au cas où. Les embruns me fouettaient, mais comme j'étais déjà trempé jusqu'aux os, ça n'avait pas vraiment d'importance. Je ne pouvais pas être plus mouillé, à moins de tomber dans l'océan. Cette pensée m'a incité à m'accrocher

encore plus fort. Si j'étais projeté par-dessus bord et que quelqu'un s'en rendait compte - ce qui n'était pas certain du tout -, l'équipage devrait faire demi-tour et essayer de me trouver avant que je disparaisse sous les vagues.

- Ça va ?

Je me suis retourné. C'était un des membres d'équipage. Il s'était présenté plus tôt : Jag Singh. Il portait un turban orange assorti à son imperméable... mais sans les bandes réfléchissantes.

- Je me suis déjà senti mieux, ai-je répondu.

- Ça pourrait être pire.

- Je ne vois pas comment...

- Oh ! ça arrive, crois-moi ! J'ai dû passer certaines traversées à partager mon repas avec les poissons, la tête penchée par-dessus le bastingage.

- Je ne peux même pas penser à la nourriture.

- Ne t'inquiète pas, on accoste bientôt. Il reste seulement vingt minutes.

J'ai hoché la tête, mais j'ai instantanément regretté ce mouvement. Jag m'a dit :

– Je suis sûr que tu ne te souviens pas de moi.

– Vous vous êtes présenté il y a deux heures, ai-je répondu.

Il a rigolé.

– Non, on s'est rencontrés bien avant ça. Tu avais cinq ans à peu près. Donc c'était il y a, quoi, huit ou neuf ans ?

– C'est possible. J'ai quatorze ans.

– Oui, ça me semble correct. Toi et ta mère, vous étiez venus sur l'île. Comment va-t-elle, en passant ?

– Qui ?

– Ta mère. Comment va-t-elle ?

Je lui ai jeté un regard curieux. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire ?

– On allait à l'école ensemble.

– Oh ! je ne le savais pas ! ai-je dit.

– Elle a toujours été gentille avec moi malgré ma différence, a-t-il ajouté en montrant son turban du doigt. Pas les autres.

– C'est son genre. Elle est aimable avec tout le monde. Elle répète sans cesse qu'« une personne, c'est une personne » et elle traite tous les gens de la même façon.

– C'est bon de savoir qu'elle n'a pas changé, a dit Jag en riant. Alors, comment va-t-elle ?

Pendant une fraction de seconde, j'ai eu envie de lui répondre la vérité : que ma mère était dans un centre de désintoxication pour soigner son alcoolisme. Mais à quoi bon ? Personne ne pourrait en tirer un avantage quelconque. Ni elle, ni moi, ni lui.

– Elle est bien. Elle va bien.

– Heureux de l'entendre. Elle va venir te rejoindre sur l'île ?

– Peut-être plus tard cet été. Pour le moment, il n'y a que moi. Je vais rester ici pendant six semaines.

*Jusqu'à ce que ma mère finisse son traitement.*

– J'aimerais bien la revoir pour la saluer et pour rattraper le temps perdu.

– Je lui passerai le message quand je lui parlerai.

Ce que je n'ai pas dit à Jag, c'est que maman n'avait pas le droit d'utiliser son téléphone cellulaire, du moins pas avant d'être en meilleure forme.

– C'est gentil. Ça fait combien de temps que tu n'as pas vu ton grand-père ? a demandé Jag.

– Longtemps.

La dernière fois, c'est probablement quand je suis venu sur l'île à l'âge de cinq ans. Je n'ai presque aucun souvenir de lui.

– Tu sais qu'il est pas mal célèbre, hein ? Ta mère doit avoir hérité de ses talents de peintre.

Je n'en savais pas beaucoup plus sur lui, sauf qu'il ne s'entendait pas bien avec maman. C'est pourquoi nous ne le voyions jamais. Maman aussi a un talent fou, mais elle n'a pas beaucoup peint ces dernières années.

– Certains tableaux de ton grand-père se vendent très cher, a ajouté Jag.

– Ouais, il paraît. Vous le connaissez bien, mon grand-père ?

– Pas vraiment, mais on lui livre des trucs : l'épicerie, des choses pour la maison, même son matériel d'art. On vient ici toutes les trois ou quatre semaines. On transporte de la marchandise et des passagers vers toutes les îles des environs.

Il a fait une pause, puis il a ajouté :

– Mais on ne peut pas dire que ton grand-père reçoit beaucoup de visiteurs.

– Il voit quand même des gens ?

– Pas beaucoup, et personne depuis un bon moment. Parfois son agent. Je l'aime bien, ton grand-père, mais c'est un peu, euh...

J'ai terminé sa phrase :

– Difficile de s'entendre avec lui ?

– Ouais, je suppose. Il est sans doute plus proche du capitaine, Ken Fukushima. Ils se

connaissent depuis longtemps. Mais, tu sais, les artistes sont parfois un peu *différents*.

Ma mère aurait sûrement décrit son père avec d'autres mots, mais ce n'étaient que des suppositions. Elle ne m'avait pas souvent parlé de lui. Et si elle l'avait critiqué, quelle était la part de vérité dans ce qu'elle avait dit ? Elle racontait sa version à elle.

– Voilà la pointe de l'île.

J'ai levé les yeux et, à travers les embruns et la brume, j'ai distingué des rochers et des arbres au loin et, derrière, des nuages noirs. C'était beau, effrayant et étrange tout à la fois. La scène évoquait un tableau sinistre et sombre. Était-ce un présage de ce qui m'attendait ?

– Je dois rejoindre mon poste pour préparer l'accostage, m'a annoncé Jag en s'éloignant.

Le traversier bondissait sur la houle. On s'approchait, mais pas assez vite à mon goût. Je voyais les vagues se fracasser contre les nombreux

rochers du rivage. Il y avait aussi beaucoup d'arbres, de grands arbres majestueux. Où j'habite, il n'y a que les tours de bureaux et les immeubles d'habitation qui sont hauts.

Dès que nous avons contourné un autre petit cap, les vagues et le vent se sont calmés légèrement. Devant nous, j'ai deviné le contour d'une petite jetée en bois s'avancant dans l'eau. Ce devait être notre destination. En tout cas, je l'espérais. J'avais hâte de sentir la terre ferme sous mes pieds.

Nous avons pénétré dans une petite crique protégée. Le vent et les vagues avaient faibli, et les embruns ne m'arrosaient plus le visage. Ils me manquaient presque, parce que c'était la seule chose qui m'empêchait de vomir, même si je n'avais plus rien dans l'estomac.

Je distinguais la silhouette d'un homme sur le quai. Il portait un imperméable sombre, et son visage était caché sous le capuchon. Ce devait être

mon grand-père, le père de ma mère. Je savais qui c'était, mais il restait un étranger pour moi.

Nous nous approchions de plus en plus. Le quai, fait de poutres qui semblaient solides, était bordé de gros pneus noirs.

L'homme - mon grand-père - a levé les yeux et il m'a fait un petit signe de la main. Je l'ai salué en retour, à contrecœur. Puis je me suis retourné et je suis entré dans la cabine pour récupérer mon sac à dos.

## Chapitre deux

Jag a lancé une amarre à mon grand-père, qui l'a saisie pour tirer le traversier. Le moteur a rugi, puis nous avons rebondi contre les pneus. Je me suis accroché à la rambarde pour ne pas basculer dans l'eau. Jag s'est hâté vers l'arrière du bateau et a sauté sur le quai, puis il y a amarré la poupe pendant que mon grand-père s'occupait de l'avant. J'ai attendu que le bateau soit solidement attaché

avant de débarquer. Le quai mouillé était glissant. J'ai failli perdre pied, mais je me suis retenu à temps.

– Bonjour, Dylan, a dit mon grand-père en me tendant la main.

J'ai scruté son visage, à la recherche d'une émotion. Était-il heureux de me voir ? Non, il semblait aussi nerveux et mal à l'aise que moi.

– Je suppose que tu sais qui je suis, a-t-il ajouté.

– J'ai vu des photos, mais tu es plus vieux.

Il a éclaté de rire, d'un rire nerveux.

– Beaucoup plus vieux, mais bon, toi aussi.

Jag tenait une grande caisse.

– Laisse-moi t'aider, lui a dit mon grand-père.

Il s'est retourné et s'est éloigné de moi. Je me suis senti soulagé. Lui aussi, j'imagine.

Comment allait se dérouler mon séjour ? Comment allais-je passer les six prochaines semaines avec un homme qui était mon grand-père, mais, au fond, un étranger ? En fait, ça aurait

été probablement plus facile s'il était un parfait étranger.

La caisse devait être lourde parce que Jag et mon grand-père déployaient beaucoup d'efforts pour la soulever et la poser sur le quai. Mon grand-père était vieux, mais il semblait assez fort. Il avait la barbe et les cheveux gris, mais il se déplaçait comme une personne beaucoup plus jeune.

– Vous avez mes pinceaux et ma peinture là-dedans ? a-t-il demandé.

– Non, c'est dans la deuxième caisse, a répondu Jag.

Jag s'est engouffré dans la cabine du bateau au moment où le capitaine en sortait. Il est descendu sur le quai.

– Comment vas-tu, Angus ?

– Bien, mon ami. Et toi ?

Les deux hommes se sont serré la main et, pour la première fois, j'ai vu mon grand-père sourire.

– Bien, bien, je ne peux pas me plaindre. Alors c'est ton petit-fils ? a lancé le capitaine en me désignant d'un geste.

Mon grand-père s'est tourné vers moi. Il semblait m'étudier.

– C'est ce qu'on m'a dit, mais il ne me ressemble pas beaucoup.

– Tu as raison. Il ne te ressemble pas du tout, a convenu le capitaine. Il est beau, lui.

Il a éclaté de rire, et mon grand-père aussi.

– Par contre, il ressemble à ta fille, a ajouté le capitaine.

Je le savais déjà.

Jag est revenu avec la deuxième caisse, plus petite que la première.

– Jag, tu ne trouves pas que le garçon ressemble à Becky ? a demandé le capitaine.

Becky. Personne ne l'appelait comme ça depuis longtemps. On l'appelait Rebecca ou Rebe, mais jamais Becky.

Jag a posé la caisse et il a scruté mon visage.

– Je vois une ressemblance, surtout dans le regard. Il y a un petit quelque chose...Mais je vois surtout que le mauvais temps approche.

– Ça ne fait pas de doute, a dit le capitaine. On serait mieux de repartir pendant que c'est possible, sinon on devra rester ici pour la nuit.

– Tu sais que vous êtes toujours les bienvenus, a rappelé mon grand-père au capitaine.

– Si ça se passe mal quand on sera au large, il se pourrait que tu nous voies revenir pour la nuit.

J'ai pensé qu'il serait préférable qu'ils restent. C'étaient des étrangers, mais je me sentais plus à l'aise avec Jag et le capitaine Fukushima qu'avec mon grand-père.

– Es-tu capable de transporter les caisses jusqu'à ton chalet ? a demandé Jag.

– On va se débrouiller, l'a rassuré mon grand-père. Ne t'inquiète pas.

Les hommes se sont encore serré la main et ils se sont fait leurs adieux. Puis le capitaine m'a serré la main à mon tour et m'a attiré vers lui. Il m'a chuchoté :

– C'est un homme bon, même s'il ne le montre pas toujours.

J'ai hoché la tête. Je ne savais pas si ses mots étaient censés me rassurer, me mettre en garde ou les deux.

Le capitaine et Jag sont remontés sur le traversier. Mon grand-père les a aidés à larguer les amarres. Le moteur a rugi tandis que le bateau s'éloignait. La pluie a commencé à tomber.

– Pas de temps à perdre, a dit mon grand-père. Prends ton bout.

Il a empoigné l'avant de la plus grosse caisse, et je me suis baissé pour attraper l'autre extrémité. J'ai été surpris par son poids quand nous l'avons soulevée. Je sentais la tension dans mes bras et mon dos.

Nous étions placés de telle façon que j'étais face à lui. Je n'avais pas envie de le voir.

– Tiens bon, a-t-il dit.

Il a changé sa prise, s'est retourné et s'est mis à marcher. Il faisait de grands pas, et je le suivais avec peine.

Nous avons gravi un chemin escarpé, très inégal, avec des marches en pierre glissantes. J'ai failli perdre pied plusieurs fois. La pluie froide s'intensifiait et me fouettait le visage. Plus on montait, plus le vent se levait.

Je sentais le poids de la caisse au bout de mes bras et au bas du dos. En plus, je transportais mon sac à dos qui contenait pratiquement tout ce que je possédais. En fait, *le peu* d'affaires que je possédais : mes vêtements, une paire de chaussures supplémentaire, un vieil album photo et quelques objets que j'avais fabriqués pour la fête des Mères au fil des ans. Tout le reste avait été soit abandonné, soit vendu à mon insu, soit laissé

chez un prêteur sur gages pour payer le loyer, soit, enfin, vendu.

C'est en grim pant la pente avec difficulté que, pour la première fois peut-être, j'ai été heureux de ne pas posséder grand-chose.

– Ce n'est plus très loin, a dit mon grand-père sans se retourner.

– Je sais. C'est juste après ces arbres, non ?

– Ouais, répondit-il en se retournant à demi.

Tu n'as pas oublié ?

J'ai hoché la tête. Des souvenirs, ou du moins des bribes de souvenirs, me sont revenus en tête pendant que je montais. Je n'avais pas l'impression de me rappeler le chemin dans ma tête, mais plutôt dans mes jambes. J'avais déjà gravi ces marches. J'avais déjà parcouru ce sentier.

Nous sommes arrivés sous les arbres. La pluie nous atteignait toujours, mais pas le vent. J'ai aperçu la maison au bout du chemin. Elle ne semblait pas très vaste. Je me doutais que nous

serions à l'étroit, mais la cabane était encore plus petite que dans mes souvenirs.

– Fais attention à toi, a dit mon grand-père pendant que nous montions l'escalier en bois de la cabane.

– Quoi ?

Avant qu'il puisse me le répéter, j'ai trébuché. J'ai failli lâcher la caisse.

J'ai remarqué qu'il manquait une planche au milieu de l'escalier. Mon grand-père n'a pas ralenti, et nous avons continué à monter jusqu'à la galerie. Nous étions enfin à l'abri.

– Laisse la caisse ici, a-t-il dit. Entre. Moi, je vais descendre chercher l'autre.

Mon dos et mes jambes m'ont presque remercié quand nous avons déposé la caisse par terre. Sans réfléchir, je lui ai proposé :

– Je peux venir t'aider.

Il a secoué la tête.

– Tu as déjà transporté plus que ta part. Et puis, tu n'es pas assez habillé pour le temps qu'il fait. Entre et enfile des vêtements secs.

Mon grand-père a redescendu l'escalier. Je l'ai regardé s'éloigner. Je suis demeuré là, pendant que la pluie tambourinait sur le toit de la galerie. De fines gouttelettes soufflées par le vent tombaient sur moi. La porte était juste là. Je n'étais pas à l'aise d'entrer sans lui, mais j'étais encore plus mal à l'aise de rester dehors à l'attendre.

J'ai hésité. J'ai failli frapper à la porte, ce qui aurait été vraiment stupide. Je l'ai entrouverte et j'ai regardé à l'intérieur. De l'air chaud est sorti. J'ai ouvert la porte toute grande. Il y faisait plus sombre, mais je pouvais distinguer des vieux meubles, des gros fauteuils rembourrés et des tapis sur le sol. J'ai senti une odeur de fumée. Elle provenait d'un imposant poêle à bois au fond, dans lequel un feu rougeoyait.

J'allais entrer, mais j'ai décidé de faire une chose avant. J'ai attrapé la caisse et je l'ai soulevée. Après beaucoup d'efforts, j'ai réussi à la rentrer et je l'ai laissée tomber par terre.

En refermant la porte, je n'ai plus entendu la pluie, mais le tic-tac d'une horloge et le crépitement du feu. J'ai enlevé mon sac et je l'ai posé sur la caisse. C'était bon d'être libéré de ce poids.

J'ai regardé autour de moi. Les murs étaient couverts d'œuvres d'art. Certaines étaient encadrées, mais d'autres n'étaient que des toiles tendues sur un cadre en bois. La plupart des tableaux représentaient des paysages et des animaux de la région : des épaulards, des ours et des loutres. C'étaient des peintures de mon grand-père; je reconnaissais son style. J'avais vu ses œuvres beaucoup plus souvent que je ne l'avais vu, lui, et, comme Jag l'avait dit, il était assez célèbre. Du moins, il l'était aux yeux de ces gens du milieu des arts que ma mère fréquentait quand j'étais plus jeune.

Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer les piles de tasses et d'assiettes sales – certaines avec des aliments à moitié mangés et moisis – sur les comptoirs et la table basse. On aurait dit que mon grand-père n'avait pas lavé la vaisselle depuis un mois.

Un frisson a parcouru mon corps. J'étais trempé et j'avais froid. Il fallait que j'enlève mes vêtements et que j'en mette des secs, mais je n'avais pas envie de me déshabiller au centre de la pièce.

J'ai poussé une porte. Cette pièce était beaucoup plus sombre, mais, grâce à la lumière qui entrait par une petite fenêtre, j'ai pu voir qu'il s'agissait d'une chambre avec un lit défait au milieu et une commode encombrée contre le mur du fond. Là encore, il y avait des tasses et de la vaisselle. La chambre de mon grand-père, probablement. J'ai refermé la porte.

Je me suis dirigé vers une autre pièce. À l'odeur, j'ai deviné ce qu'il y avait dans cette pièce avant

même d'en pousser la porte : de la peinture. Mon odorat ne m'a pas trompé. C'était un atelier plein de chevalets et de toiles, de tables, de bocaux contenant des pinceaux - avec les poils vers le haut -, de pots de peinture et de palettes. Et il y avait beaucoup, beaucoup plus de tableaux.

Contrairement à toutes les autres pièces de la maison, celle-ci était bien rangée. Surchargée, mais en ordre. Pas de vaisselle sale ni de nourriture moisie.

Deux des murs extérieurs étaient en fait des fenêtres allant du sol au plafond, et il y avait trois puits de lumière. Malgré les feuilles et les aiguilles de pin qui les recouvraient en partie, malgré les nuages et la pluie battante, il y entraît ce que ma mère appelait « une bonne lumière ». Je l'imaginai ici, heureuse. Mon grand-père devait l'être, lui aussi. Je savais que les peintres accordent autant d'importance à leur atelier qu'à leur chambre. Je

suis sorti en refermant derrière moi. Il restait une seule porte à vérifier.

J'ai essayé de l'ouvrir, mais elle n'a pas bougé. Était-elle verrouillée ? Je l'ai poussée avec mon épaule, et elle a fini par céder avec une certaine résistance. Elle frottait contre le sol. Soit la porte s'était affaissée, soit le plancher s'était soulevé.

J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur, mais je n'ai pas vu grand-chose. La fenêtre était encore plus petite que celle de la première chambre. L'intérieur était sombre, et il se dégageait une odeur de moisi. Je me suis demandé depuis combien de temps cette pièce n'avait pas été aérée. J'ai tâté le mur à la recherche d'un interrupteur et j'ai appuyé dessus. Une faible ampoule bleue s'est allumée au plafond.

Une autre chambre. Dans un coin se trouvait un grand lit avec une tête et un pied de lit en laiton. Il était couvert d'oreillers, et quelques animaux en peluche avaient été glissés sous l'édredon. Il y

avait des tableaux sur les murs, mais ils n'étaient pas de mon grand-père. J'ai reconnu le style de ma mère. C'étaient assurément les siens. Ceux qu'elle avait peints chez nous avaient été vendus ou échangés depuis longtemps. C'était probablement sa chambre quand elle était petite.

La porte d'entrée s'est ouverte, et j'ai eu l'impression d'avoir été pris en flagrant délit d'indiscrétion. J'ai voulu sortir, mais il n'y avait aucun moyen de le faire sans être vu. Mon grand-père était là, dans son imperméable. Il tenait encore la petite caisse et me fixait. Je devais dire quelque chose.

– Je cherchais un endroit pour me changer. Je ne fouinais pas.

J'ai éteint la lumière et j'ai refermé la porte presque au complet en tirant sur la poignée à deux mains.

– C'est la chambre où tu vas dormir... C'était celle de ta mère.

J'ai hoché la tête.

– Ta grand-mère l'a toujours gardée telle que ta mère l'a laissée quand elle est partie aux beaux-arts.

Ça devait être il y a environ vingt ans.

– Et puis quand ta grand-mère est morte...Eh bien...

Elle était décédée peu de temps après notre dernière visite, à ma mère et à moi. Je ne me souvenais pas vraiment d'elle. Je ne gardais qu'une image floue d'elle qui me poussait dans une brouette. Rien de plus, et je n'étais même pas sûr que c'était réel.

– J'ai besoin de me changer, ai-je dit. Est-ce que je dois aller dans la salle de bain ?

– Seulement si tu veux te mouiller encore plus.

– Quoi ?

– Les bécosses sont en arrière, au bout du chemin. Tu ferais mieux d'aller dans la chambre de ta mère.

– Bien sûr...OK.

J'ai fait un pas vers la chambre et je me suis rappelé que je n'avais pas mon sac à dos. Il était à côté de mon grand-père. J'ai marché vers lui, et il a eu l'air un peu confus. J'ai dit, en tendant le doigt :

– Mon sac...

– Oh ! ouais !

Je l'ai saisi, je me suis retourné et j'ai regagné la chambre. J'ai poussé la porte avec mon épaule pour l'ouvrir, je suis entré et je l'ai refermée avec force. La pièce était plongée dans l'obscurité. J'ai appuyé sur l'interrupteur.

J'ai enlevé mon blouson trempé. J'ai cherché autour de moi un endroit où le ranger et je l'ai accroché au pied de lit. J'ai décidé de sortir mes vêtements de mon sac et de les ranger avant de me déshabiller.

Je me suis approché de la commode. Dessus, il y avait une photo encadrée de ma mère plus jeune, au début de l'adolescence. Elle souriait. Il y avait

longtemps que je l'avais vue sourire ainsi, même avant son départ.

Je me suis demandé quel âge exactement elle avait sur cette photo. Je me suis demandé pourquoi elle était aussi rayonnante. Peut-être que, à l'époque, elle avait beaucoup de raisons d'être heureuse.

J'ai ouvert le tiroir du bas. Il était plein de sous-vêtements et de trucs du genre. J'ai senti la gêne monter en moi. Je l'ai refermé et j'ai ouvert un autre tiroir. Il y avait des t-shirts et des chaussettes. Et puis celui du haut contenait des chandails. Pourquoi la commode était-elle pleine de vêtements ? Est-ce qu'ils étaient tous à ma mère ? Peu importe. Je ne pensais pas que je pouvais les enlever pour mettre mes affaires à la place.

J'ai refermé les tiroirs, mais celui du haut s'est coincé. Puis une des poignées s'est cassée dans ma main. Je l'ai déposée sur la commode.

Je n'avais rien fait de mal, mais j'étais sûr qu'on me le reprocherait. Je devais la réparer avant que mon grand-père le remarque, mais ça irait à plus tard.

J'ai aperçu un placard. Je voulais y suspendre mes chandails et mon pantalon pour les faire sécher. En l'ouvrant, j'ai constaté qu'il était, lui aussi, rempli de vêtements. Plein à craquer. Des robes, des chemisiers, des jupes, des chandails et beaucoup, beaucoup, beaucoup de chaussures. Ma mère adore les chaussures. Depuis toujours, je pense. Le plancher en était recouvert, et la tringle était tellement encombrée que je ne voyais pas comment je pourrais y accrocher quoi que ce soit de plus. Il fallait que j'oublie l'idée de ranger mes vêtements pour le moment, mais je devais tout de même me changer.

J'ai commencé par enlever ma chemise. Elle était si mouillée qu'elle me collait sur le corps. J'ai enlevé mes chaussures, et mes chaussettes ont

fait un bruit mouillé sur le plancher. Mon téléphone, je l'avais oublié ! J'ai mis la main dans ma poche de mon pantalon : elle était trempée, et mon cellulaire aussi !

Je l'avais éteint sur le bateau pour économiser la pile quand le réseau a disparu, puis je l'avais glissé dans ma poche pour le protéger de la pluie. Quelle bonne idée ! Je l'ai allumé. Il a commencé à s'animer lentement.

– Allez, allez, ai-je marmonné.

L'écran dégageait une lueur bleutée, puis toutes les icônes sont apparues. Il fonctionnait, mais il n'y avait pas de réseau. Je ne pouvais ni appeler, ni envoyer de texto, ni faire quoi que ce soit pour m'assurer que mon téléphone marchait encore, mais j'avais l'impression que oui. Je regrettais de ne pas l'avoir rangé dans un endroit étanche. J'aurais préféré avoir mon autre cellulaire, bien meilleur. Celui que ma mère avait mis en gage. J'ai senti la colère monter en moi juste à y penser.

J'ai déposé le téléphone sur la commode et j'ai enlevé mon pantalon. Il était trempé, mais, étrangement, mon caleçon était sec. J'aurais dû y glisser mon téléphone. Peut-être qu'il n'aurait pas été mouillé.

J'ai levé les yeux et j'ai étudié mon reflet dans le miroir au-dessus de la commode. Mes cheveux étaient mouillés et collés vers l'arrière sur mon crâne. Ils étaient trop longs. J'avais besoin d'une coupe. Ce n'était certainement pas sur l'île que je trouverais un coiffeur, alors mes cheveux allaient pousser encore plus.

J'avais les côtes saillantes. Ma mère disait toujours que j'étais trop maigre et que je devais manger plus. Je l'aurais fait avec plaisir s'il y avait eu plus de nourriture dans la maison. Je me disais que j'avais l'air plus mince que je ne l'étais en réalité parce que j'étais grand, grand comme ma mère. Grand comme mon père, aussi. Du moins,

c'est ce que ma mère m'avait dit. Et, je le savais maintenant, grand comme mon grand-père.

J'ai regardé de nouveau la photo de ma mère sur la commode, puis je l'ai comparée à mon reflet. Mon regard allait de l'un à l'autre, puis je me suis rapproché pour scruter son visage. Je lui ressemblais vraiment : même nez, mêmes yeux. La différence se situait au niveau de la bouche, de son sourire. Elle avait l'habitude de sourire beaucoup, même sans raison. Moi, j'avais tendance à me renfrogner ou à sourire en coin. En réalité, pour moi, le sourire narquois était la plupart du temps ce qui se rapprochait le plus d'un sourire.

J'ai soudain pris conscience que j'étais en caleçon dans l'ancienne chambre de ma mère. Ce n'était pas grave, mais je ne me sentais pas à l'aise. J'ai sorti quelques vêtements de mon sac et je les ai enfilés. Ça m'a fait du bien d'être au sec.

Et maintenant ? Je pouvais rester dans la chambre ou aller le rejoindre. Je n'en avais pas très envie, mais est-ce que j'en avais le choix ? Je ne pouvais pas me cacher ici pendant les six prochaines semaines.

## Chapitre trois

J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai quitté la chambre. Mon grand-père était assis à la table. Il n'a pas semblé me voir. Il faisait un croquis au fusain sur un bloc de papier à dessin. J'ai regardé par-dessus son épaule. C'était la scène d'une loutre qui glissait en bas d'un talus boueux. C'était très réussi, mais il n'y avait rien d'étonnant. Mon grand-père était un artiste célèbre, après tout. Comme il

n'avait toujours pas remarqué ma présence, je me suis dit que je pouvais l'ignorer, moi aussi.

J'ai pris mon téléphone. Pas de réseau. Je me suis approché de la fenêtre en espérant que je capterais quelque chose. Rien. Il faudrait peut-être que je sorte et que je monte ou bien que je me rende près de la rive.

– Je sors.

Mon grand-père n'a pas répondu. Il n'a pas dû m'entendre. Pas grave.

J'ai remarqué son imperméable accroché à une patère près de la porte. Il y en avait un deuxième, rouge vif, juste à côté. Je l'ai enfilé. Il était un peu serré, mais au moins il me garderait au sec.

Je me suis retourné vers mon grand-père. Il était toujours tête baissée, en train de dessiner. J'ai pensé dire quelque chose, mais ça aurait fait échouer mon plan de l'ignorer. Je suis sorti sur la galerie et j'ai fermé la porte derrière moi.

Il pleuvait encore, mais moins fort. J'ai failli dégringoler l'escalier en descendant. J'avais oublié la planche manquante.

J'ai suivi le sentier qui longeait la cabane, puis remontait la pente. C'était peut-être un meilleur emplacement pour capter le réseau cellulaire, mais c'était aussi le chemin vers les bécosses. Des toilettes extérieures ! Est-ce que j'avais voyagé dans le temps ?

J'ai vu un petit bâtiment en haut du sentier, mais il semblait trop grand pour des bécosses. La porte n'était pas complètement fermée à cause d'un gond brisé. J'ai saisi la porte à deux mains, je l'ai soulevée et je l'ai ouverte. C'était un cabanon rempli d'outils : des pelles, des bêches, des scies et des marteaux. Une pile de bois se trouvait dans le coin. J'ai refermé la porte, du moins le plus possible.

J'ai aperçu une autre petite construction à travers les arbres. Ça devait être les toilettes.

J'ai sorti mon téléphone en le protégeant de la pluie.

– Allez !

Peine perdue. Pas de réseau.

J'en ai profité pour aller aux toilettes. J'ai décidé de rentrer pour finir de vider mon sac, mais j'ai fait quelque chose avant. Je me suis arrêté au cabanon.

J'ai inséré la planche en place. Elle s'adaptait parfaitement. Les clous et le marteau que j'avais pris dans la remise avaient connu des jours meilleurs, mais ils feraient l'affaire. J'ai enfoncé le premier clou en deux coups de marteau, puis j'ai frappé deux fois encore pour m'assurer qu'il était bien enfoncé. J'ai planté un clou à l'autre extrémité. Trois coups cette fois. La planche semblait solidement fixée, mais j'ai ajouté deux autres clous à chaque extrémité, juste pour être sûr.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Mon grand-père était debout devant la porte ouverte. Il n'avait pas l'air de bonne humeur.

– Je répare la marche cassée.

– Oh...ouais...J'allais m'en occuper, mais tu sais ce qu'on dit : « Pourquoi faire aujourd'hui ce qu'on peut remettre à demain ? »

Je me suis presque étouffé de surprise.

– Quoi ?

– Pourquoi faire aujourd'hui ce qu'on peut remettre à demain ? Mon père avait l'habitude de dire ça, a-t-il lancé.

Ma mère aussi.

– Ta grand-mère trébuchait tout le temps à cause de cette marche.

– Mais elle est partie depuis longtemps...

– Neuf ans le mois prochain.

– Cette marche était cassée depuis *neuf ans* ?

– Plutôt onze. Je suppose que, parfois, les marches ne sont pas éternelles. Ni les gens.

On aurait dit qu'il allait ajouter quelque chose, mais il s'est tu. Il est rentré.

J'étais sur le point d'enfoncer les clous restants, mais la pluie a repris de plus belle. Je me suis levé et j'ai testé la solidité de la marche avec mon poids. Elle courbait légèrement, mais c'était probablement parce que les poutres du dessous étaient un peu molles. Un escalier en bois dans une forêt pluviale finit par pourrir, même s'il est bien construit.

Je suis entré. Mon grand-père était de retour à la table, mais il ne travaillait pas. J'ai posé les outils par terre. Il m'a dit :

- L'imperméable...
- Oui, il était près de la porte.
- Je l'ai mis là pour toi. J'espérais qu'il t'irait. Il appartenait à ta grand-mère.
- Il est un peu petit, mais il m'a gardé au sec, ai-je répondu en l'enlevant.

Je l'ai raccroché à la patère et je me suis retourné. Je sentais le regard de mon grand-père. J'ai sorti mon téléphone portable pour l'éviter.

– Il ne marchera pas, a dit mon grand-père. Tu n'auras pas de réseau ici.

Il me fixait toujours.

– Ouais, il n'y en a nulle part dans la maison.

– Il n'y en a nulle part de ce côté de l'île.

– Quoi ?

– Il n'y a pas de réseau de ce côté de l'île.

– Mais...mais...comment est-ce possible ?

– Il n'y a pas de tours de téléphonie mobile, mais je suis content. C'est une vraie plaie dans le paysage. Il y en a quelques-unes de l'autre côté, où il y a des maisons et des chalets occupés toute l'année.

– Alors tu n'as pas de cellulaire, grand-papa ?

J'avais *réellement* voyagé dans le temps !

Il a éclaté de rire.

– Je n'en aurais pas, même si ça fonctionnait ici.

– Mais tu communique par courriel, non ?

Il a rigolé.

– Penses-tu vraiment que j'ai Internet ici ?

– Mais comment fais-tu pour communiquer ?

– J'ai une radio à ondes courtes. J'appelle le port quand j'ai besoin de nourriture et de matériel.

Ça marche.

J'allais ajouter quelque chose au sujet des cellulaires, mais j'étais trop curieux.

– Tu as la télé ?

– Non. C'est comme pour le téléphone : pas de signal. Personne ne t'a prévenu ?

J'ai secoué la tête.

– On m'a juste dit que j'avais le choix entre venir ici ou aller dans une famille d'accueil.

– Je suppose que c'est mieux ici que là-bas, alors.

J'ai failli répondre « Pas vraiment » ou « Au moins, j'aurais la télé là-bas », mais je me suis ravisé.

– Je crois qu'on est coincés ensemble tous les deux pour un moment, mon gars. On devrait peut-être souper et prendre le taureau par les cornes, a-t-il proposé.

Quel taureau ?

– Je ne sais pas ce que ça veut dire.

– Ça signifie que nous devrions parler de la raison pour laquelle tu es ici. De ta mère, et des relations entre ta mère et moi. Est-ce que c'est le bon moment ?

J'ai hoché la tête. J'allais enfin avoir des réponses.

## Chapitre quatre

Jusqu'à présent, nous avons mangé sans dire un mot. J'avais l'impression qu'aucun de nous ne savait par où commencer. J'avais faim, et les fèves au lard étaient très bonnes. J'en avais déjà pris une deuxième portion.

– Pas très raffiné. Je suis un artiste, pas un chef cuisinier, a dit mon grand-père.

– C'est chaud et c'est copieux, alors ça me va.

– Je sais que ta mère n'a pas une très bonne impression de moi.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il soit aussi direct. J'ai hoché la tête.

– Tu dois te rappeler qu'il y a toujours deux côtés à chaque médaille.

J'avais le sentiment que j'allais entendre sa version de l'histoire.

– Et les gens qui ont des problèmes d'alcool, on ne peut pas toujours leur faire confiance pour connaître la vérité, a-t-il poursuivi.

Je voulais défendre ma mère, crier après mon grand-père, mais je savais que ce qu'il disait était vrai.

– Elle t'a probablement dit que je ne suis pas sociable et que je ne m'entends avec personne.

J'ai encore hoché la tête.

– Bon ! Au moins, on est d'accord sur ce point ! Je suis difficile à vivre. Je suis têtu au point d'être parfois stupide.

Il me parlait toujours avec franchise.

– Mais les problèmes avec ta mère...eh bien, ils ont tous commencé avec...avec cet...homme, a-t-il dit avec sarcasme.

Un instant. Les mots ont fait leur chemin dans mon esprit.

– Tu parles de mon père ?

– Oui. J'avais conseillé à ta mère de ne pas le fréquenter. On a essayé de la prévenir, mais elle ne voyait jamais le mal chez les gens.

– Et elle, elle m'a dit que tu vois seulement le mauvais côté des gens, ai-je lâché.

Il a souri.

– Sais-tu à quel point ta mère était talentueuse ?

– Elle était bonne, c'est sûr.

– Elle aurait pu être extraordinaire, bien meilleure que moi, mais elle a tout gâché. Finalement, l'art, c'est la seule chose qui compte. C'est la seule chose qui reste quand on disparaît. Et elle l'a trahi.

– Comme toi, tu as trahi ta fille et ton petit-fils ?

Il n'a pas répondu. Je sentais la colère monter en moi. Je lui ai demandé :

– As-tu la moindre idée de ce que ma vie a été ?

– Bien sûr que non. Comment j'aurais pu ?

J'ai crié :

– Tu le saurais si tu ne nous avais pas tourné le dos !

– Ce n'est pas moi qui vous ai abandonnés.

– Ah non ? Alors tu nous as offert ton aide quand on n'avait plus rien à manger, quand on a été expulsés de notre appartement et quand ma mère est presque tombée dans le coma parce qu'elle avait trop bu ? Et je ne l'aurais pas su ?

– Et si j'avais été là, est-ce que ça vous aurait vraiment aidés ? a-t-il demandé.

– Est-ce que ça aurait fait du tort ? Est-ce que ça aurait pu être pire ? ai-je insisté.

– Je ne peux pas changer le passé, mais je suis plutôt habile pour lire dans l'avenir. Au bout du

compte, les gens finissent par nous décevoir.

J'en avais assez entendu. Je me suis levé de table.

– Eh bien ! je suis désolé d'avance de te décevoir !

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Je me fiche de ce que tu voulais dire. Je veux juste savoir une chose. Pourquoi as-tu accepté de m'accueillir ici ? Pourquoi t'en es-tu donné la peine ?

– Les travailleurs sociaux m'ont contacté. Je ne savais pas si je pouvais faire quelque chose pour toi, mais il fallait que j'essaie. Tu devrais montrer un peu de gratitude.

– Ouais, merci pour tout ce que tu as fait pour moi pendant toute ma vie.

– Ça pourrait être pire. Tu pourrais être dans une famille d'accueil en ce moment.

– Possible, mais est-ce que ça serait pire ? Je devrais peut-être aller le découvrir par moi-même.

– Tu devrais peut-être.

Mon grand-père m'a regardé avec insistance, puis il s'est remis à manger. C'était clair qu'il avait fini de parler.

Je me suis dirigé d'un pas lourd vers la chambre de ma mère. *Ma chambre.* Je suis entré. Si le bois n'avait pas été aussi gonflé, j'aurais claqué la porte.

## Chapitre cinq

Il s'est passé presque exactement la même chose durant cinq nuits et cinq jours. Mon grand-père se couchait tard pour travailler, et je me levais tôt pour manger et sortir de la cabane. Je me promenais le plus longtemps possible dans l'île. J'avais marché pendant environ une heure le long de la plage, jusqu'à ce que j'arrive à une falaise constituée de rochers qui me bloquait le passage.

Le lendemain, je m'étais rendu deux fois plus loin dans l'autre direction avant de faire demi-tour. Je me suis dit qu'en restant près du rivage c'était impossible de me perdre.

De plus, en demeurant au bord de l'eau, je jugeais que j'aurais moins de risques de croiser un ours, un loup ou des couguars. Si je me fiais aux tableaux de mon grand-père, toutes ces créatures vivaient sur l'île.

Ce n'était pas désagréable d'être dehors, tant qu'il ne pleuvait pas. Dès que la pluie se mettait à tomber, je me tenais dans ma chambre, sur la galerie et même dans le cabanon. J'imaginai que mon grand-père et moi participions à un concours secret pour déterminer lequel de nous deux pouvait parler le moins à l'autre. Un jour, j'ai prononcé vingt et un mots. Lui, deux de plus. J'ai donc gagné.

Deux jours après mon arrivée, j'ai huilé et ajusté les gonds, et j'ai raboté le bas et le côté de la porte

de ma chambre. Après, elle effleurait à peine le cadre dans un mouvement doux comme de la soie.

En plus d'ignorer mon grand-père, je m'occupais en faisant différentes tâches dans la maison, pour payer ma pension en quelque sorte. Je n'avais pas vraiment le choix puisque j'allais manger sa nourriture. Nous étions coincés ensemble, mais je refusais qu'il me fasse la charité. J'ai réparé le gond de la porte de la remise pour qu'elle aussi ferme correctement, puis j'ai nettoyé et j'ai tout rangé à l'intérieur. J'ai même réparé la poignée de la commode de ma chambre. Mais ça ne comptait pas puisque c'est moi qui l'avais cassée.

J'ai pris l'imperméable rouge accroché à la patère à côté de la porte de la cabane et j'ai enfilé mes bottes. J'ai descendu les marches, toutes les marches. J'étais plutôt content de moi d'avoir réparé l'escalier. Je me disais que ça aurait fait plaisir à ma grand-mère. Et cette pensée m'a rendu heureux.

Comme je passais beaucoup de temps seul, j'avais l'occasion de réfléchir. J'ai pensé à ma mère en traitement. J'ai pensé à ce que ça a dû être de grandir ici. J'ai pensé à ma grand-mère. J'ai aussi pensé à mon grand-père, mais je doutais que, lui, il ait pensé à moi. Il était presque toujours en train de peindre dans son atelier, mais parfois il emportait ses peintures et son chevalet pour travailler à l'extérieur. Nous nous sommes croisés plusieurs fois cette semaine. Il peignait et je marchais sur la plage. C'est plus difficile d'ignorer une personne quand on la croise par hasard. Aujourd'hui, cependant, il n'y avait aucun risque que nous nous rencontrions.

Le kayak jaune avait été remonté de la plage où je l'avais laissé. Quand j'avais nettoyé la remise, j'avais découvert deux kayaks rangés entre les poutres du plafond. Je les avais descendus et j'avais nettoyé celui qui semblait être en meilleur état. Je n'avais rien vu qui l'empêcherait de flotter.

J'aurais pu demander à mon grand-père, mais il aurait fallu que je lui parle. J'avais aussi trouvé un gilet de sauvetage et une pagaie double dont se servent les kayakistes. Je le savais parce que j'en avais déjà vu à la télévision.

J'ai tiré le kayak jusqu'au bord de l'eau, en ne laissant qu'une petite partie sur la plage. Le vent était faible, et il n'y avait pas beaucoup de vagues, beaucoup moins que les deux jours précédents. Je me suis dit que les conditions étaient idéales pour aller sur l'eau. J'ai mis le gilet de sauvetage et je suis entré avec précaution dans le kayak. Il a tangué et j'ai eu peur qu'il bascule, mais ça n'est pas arrivé. Je me suis installé sur le siège en glissant mes jambes à l'avant. Je me suis éloigné de la plage en poussant sur le sable avec la pagaie. J'ai poussé encore un peu, puis le kayak a glissé sur l'eau.

Les vagues me secouaient et me repoussaient vers le rivage. J'ai enfoncé ma pagaie dans l'eau et

je me suis éloigné. Gauche, droite, gauche, droite, gauche, droite...J'étais agréablement surpris de ma vitesse et de la distance que je parcourais. Soit c'était vraiment facile, soit j'apprenais vite.

J'ai continué à pagayer et à chevaucher les vagues. J'avais l'étrange sensation de survoler l'eau plutôt que de passer à travers. Une grosse vague s'est abattue juste devant moi. La proue du kayak s'est légèrement enfoncée, et des embruns m'ont arrosé en plein visage. Mais je me sentais plus confiant. Je n'allais pas chavirer. Je pouvais chevaucher les vagues, presque les surmonter.

J'ai commencé à avoir du plaisir. En pagayant d'un seul côté, je pouvais facilement changer de direction et même faire tourner le kayak en un petit cercle serré. J'ai vite découvert qu'il valait mieux me diriger droit vers les vagues que de les laisser me frapper sur le côté. Au début, j'avais un peu peur de monter et de descendre sur les vagues, mais c'était très amusant.

Je devais maintenant prendre une décision : rester dans la petite crique ou m'éloigner pour suivre le littoral. En théorie, j'aurais pu faire le tour de l'île au complet. Ce n'était pas raisonnable du tout, mais j'ai décidé de continuer à pagayer un peu plus loin. Je me suis dirigé droit vers le large.

Je me concentrais sur la technique. En regardant à gauche et à droite, j'ai remarqué que j'avais déjà dépassé les rochers qui délimitaient la crique. J'en étais sorti et j'étais en plein océan. Le vent s'était levé, mais, étrangement, les vagues semblaient s'être calmées. L'eau était plus lisse, les vagues, moins nombreuses, et la traversée, plus douce.

Maintenant, je devais choisir où me diriger. À gauche, il y avait la plage. J'avais déjà marché assez loin par là. À droite, il y avait les rochers qui m'avaient empêché d'explorer l'île plus loin à pied.

C'était là que je voulais aller. Je devais voir ce qu'il y avait de l'autre côté de ces rochers.

J'ai pagayé plus fort à gauche et j'ai vite tourné dans l'autre direction. À ma droite, il y avait l'île. À gauche, aussi loin que je pouvais voir, il n'y avait que l'océan. Non, un instant. Au loin, une fine ligne et quelques bosses étaient visibles à travers le gris. Des montagnes sur le continent. C'était la direction de la civilisation, le chemin pour quitter l'île. Si je tournais par là et si je pagayais toute la journée, je pourrais probablement m'y rendre.

Quelle idée étrange ! Quelle *mauvaise* idée ! La seule chose que je réussirais à faire, c'est me noyer ou me perdre. Alors, j'ai plutôt pagayé pour me rapprocher des côtes de l'île.

Je me suis mis à pagayer à un bon rythme. Tout ce à quoi je devais penser, c'était gauche, droite, gauche, droite. Je me concentrais pour enfoncer la pale de la pagaie dans l'eau de la bonne façon.

C'était une suite de mouvements presque hypnotiques, qui me calmaient.

Jusqu'à ce que j'aperçoive une nageoire jaillir de l'eau juste devant moi.

## Chapitre six

C'était immense et noir. Ça a surgi, puis a disparu aussitôt.

J'ai arrêté de pagayer. Je me suis laissé porter par les vagues, craignant de bouger, d'éclabousser ou de respirer. J'ai scruté la surface, mais il n'y avait rien d'autre que de l'eau. Mon imagination a dû me jouer des tours. Si c'était un requin, il avait

la taille d'un sous-marin. Alors que, moi, j'étais assis dans une coquille en fibre de verre mince.

La nageoire est réapparue. Elle m'a semblé beaucoup plus petite et, par chance, elle s'est éloignée et a disparu sous l'eau. Devais-je attendre que la bête parte ou bien faire demi-tour et pagayer comme un déchaîné dans l'autre direction ? Avant que je me décide, une nouvelle nageoire a fendu la surface de l'eau près de moi, puis une autre et une autre encore ! Les bêtes étaient beaucoup plus près maintenant, entre moi et la rive. Elles sortaient de l'eau et disparaissaient tour à tour.

Malgré ma peur, mon cerveau s'est emballé, essayant de comprendre ce qui se passait. Ce n'étaient pas des requins : les requins ne se déplacent pas en groupe. Et puis, je me suis souvenu que la nageoire dorsale d'un requin a un bord droit. Celle des dauphins s'incurve vers la queue. C'étaient des dauphins. C'était un groupe... euh, un troupeau...non, c'était faux. Les dauphins,

c'est comme des poissons, donc ça devait être un banc. Je voyais un banc de dauphins.

À ce moment-là, une nageoire gigantesque a jailli tout près de mon kayak. Dessous, j'ai vu un dos noir, un éclair blanc, puis une tête. Ce n'était pas un dauphin, c'était un épaulard, et il me regardait droit dans les yeux ! Il est retourné sous l'eau, et un autre a fendu la surface juste à côté de lui. Il était énorme. Ou bien était-il plus près de moi que le précédent ? J'ai entendu un bruit fort, comme une respiration, et je me suis retourné. Il y en avait un de plus de l'autre côté de mon kayak. J'étais au milieu d'eux.

Je suis resté assis là, stupéfait, choqué et effrayé. Les nageoires n'arrêtaient pas de surgir de tous côtés, puis devant moi. Mon kayak ballotait sur l'eau en même temps que les épaulards avançaient. Rapidement, ils se sont tous rassemblés devant moi. J'ai essayé de les compter, mais c'était impossible, car ils allaient et venaient,

surgissaient et replongeaient. Disons qu'il y en avait beaucoup. Puis ils se sont éloignés à toute vitesse, devenant de plus en plus petits. Ils ont fini par disparaître.

Je tremblais de tout mon corps. J'ai pris une profonde inspiration. C'était incroyable, tout simplement incroyable. Je me suis surpris à souhaiter que les épaulards réapparaissent et reviennent. Mais plus que tout, j'avais hâte de retrouver la terre ferme sous mes pieds. J'ai commencé à pagayer vers la crique.

Gauche, droite, gauche, droite...Je n'arrêtais pas de jeter des coups d'œil par-dessus mon épaule, à la recherche de nageoires dorsales, mais je n'en voyais plus. J'étais déçu. Et très soulagé.

Un peu plus tard, assis à table dans la cabane, j'ai été surpris de voir la porte s'ouvrir. J'ai levé

les yeux. Mon grand-père avait un chevalet sur l'épaule et une toile à la main. Je pensais qu'il travaillait, tranquille, dans son atelier. Il a légèrement hoché la tête. J'allais ajouter ce geste à notre compte de mots pour la journée. J'avais maintenant une avance de un à zéro.

Il a appuyé le chevalet contre le mur, il a posé la toile et enlevé son manteau. Dessous, il portait un chandail en tricot blanc taché de peinture. De vieilles taches. Il avait tout le temps ce chandail sur le dos.

Il s'est approché et a regardé les livres éparpillés devant moi.

– Tu t'intéresses aux épaulards ?

J'aurais pu me contenter de répondre « ouais » pour conserver une avance de deux mots, mais je n'ai pas pu m'empêcher de lui raconter mon aventure :

– J'en ai vu un banc aujourd'hui en faisant du kayak.

Je venais de donner la première position à mon grand-père.

Il a hoché la tête.

– Pour des épaulards, qu'on appelle aussi des « orques », on dit un « groupe » ou une « bande ». Tu as trouvé les kayaks dans la remise ?

– Oui, j'en ai nettoyé un.

– Et tu étais en train de faire du kayak quand tu as vu le groupe ? a-t-il demandé.

– Il m'a encerclé.

– Il y avait une dizaine d'orques ?

– Je pense que oui, mais c'était difficile de les compter. Les nageoires n'arrêtaient pas d'apparaître et de disparaître.

– Viens, je vais te montrer quelque chose.

Il s'est dirigé vers son atelier. Je me suis levé et je l'ai suivi. La porte était légèrement coincée là aussi. J'essaierais de la réparer la prochaine fois qu'il sortirait.

Mon grand-père s'est mis à fouiller dans une pile de toiles, puis il en a pris une. Le tableau représentait six ou sept nageoires dorsales vues de côté. Deux des orques avaient le dos hors de l'eau. Au fond, je reconnaissais la crique.

– Est-ce que tu reconnais l'un d'eux ? m'a-t-il demandé.

Comment répondre à une question aussi stupide ?

– Ce n'est pas aussi stupide que ça en a l'air, a-t-il ajouté.

Avait-il lu dans ma tête ?

– Ils ont tous des nageoires dorsales distinctes. Tu vois cet épaulard ? m'a-t-il demandé en me montrant le tableau. Il a une encoche près du bas de la nageoire, et la tache blanche autour de son œil est...

Je me suis exclamé :

– Je l'ai vu, lui ! Il s'est approché de la surface

et il s'est tourné pour me regarder.

– Ça ne m'étonne pas. C'est le jeune de notre bande de résidents.

– Je ne sais pas ce que ça veut dire.

– Il y a un groupe qui vit par ici, m'a expliqué mon grand-père. Je peux tous les reconnaître. À la fin de l'été, quand les saumons affluent dans la région, il y a souvent un supergroupe, car plusieurs groupes se réunissent pour faire un festin.

– Il s'agit donc d'un groupe mangeur de poissons plutôt que d'un groupe qui chasse et tue des phoques ou d'autres mammifères.

Mon grand-père a eu l'air étonné.

– Tu connais des choses sur les épaulards ?

– Un peu, ai-je dit.

Ce que je savais, c'était ce que je venais de lire.

J'ai regardé le tableau de nouveau. C'était très réaliste. Très beau.

– J’ai peint une série sur cette bande d’orques, mais je ne suis pas allé sur l’eau depuis un bon moment...Des années, en fait.

J’ai lancé :

– J’ai descendu l’autre kayak. Je pourrais le nettoyer et on pourrait sortir ensemble.

À en juger par son expression, il semblait aussi surpris par ma proposition que je l’avais été lorsque les mots étaient sortis de ma bouche.

– Je dois finir un tableau demain.

– Je comprends, ai-je répondu.

Pourquoi ai-je pensé qu’il voudrait faire quelque chose avec moi ?

– Mais après-demain, je pourrais.

– D’accord. Ça devrait aller.

## Chapitre sept

J'ai posé le kayak rouge sur la rive à côté du jaune. Il avait quelques creux dans la coque, et la peinture s'écaillait par endroits. J'ai beaucoup travaillé pour le nettoyer. On aurait dit que des écureuils s'en étaient servi comme nid.

Je me suis assuré que les deux kayaks étaient bien au-dessus de la ligne des hautes eaux. La marée venait d'atteindre son point culminant

et commençait à redescendre. J'avais observé son comportement. Après la marée haute, l'eau descendait pendant six heures, puis elle remontait pendant six heures jusqu'à ce qu'elle atteigne son niveau maximal. Deux marées hautes et deux marées basses chaque jour.

Ce matin-là, mon grand-père et moi avions déjeuné ensemble. Nous avons parlé, mais je n'avais même pas compté les mots. Nous nous en étions tenus à des sujets banals. J'ai découvert qu'il en savait beaucoup sur les baleines. Il en savait beaucoup sur tous les animaux, en fait. Il m'avait même montré le tableau auquel il travaillait. J'ai reconnu les lieux, ce n'était pas loin de l'endroit où j'avais apporté les kayaks. Après, il avait pris sa peinture, ses pinceaux, son chevalet et la toile à laquelle il travaillait, et il était sorti pendant que je finissais la vaisselle.

Il n'y avait plus de piles de vaisselle sale qui traînaient un peu partout dans le chalet. Je m'y

étais attaqué dès les premiers jours suivant mon arrivée. J'aimais que tout soit bien rangé. Je ne pouvais pas contrôler grand-chose dans ma vie, mais je pouvais au moins faire de l'ordre autour de moi.

Une fois le deuxième kayak descendu sur la plage et prêt pour notre aventure du lendemain, je prévoyais remonter vers la cabane pour nettoyer les gouttières. Elles étaient obstruées par des aiguilles de pin, des feuilles et des branches, et elles avaient vraiment besoin d'être vidées. Je ne peux pas dire que je m'attaquais à cette tâche avec beaucoup d'enthousiasme. Il y avait eu un gros orage la nuit précédente, et l'eau s'écoulait le long des murs de la maison parce que les gouttières étaient bouchées. Il fallait les dégager, mais maintenant que le soleil était là, je me suis dit qu'elles pourraient attendre un jour de plus. Je tenais à ce que mon grand-père sache que j'avais sorti le kayak. J'avais aussi très envie de retourner voir les épaulards et je voulais

que quelqu'un m'accompagne. Je savais qu'ils ne me feraient pas de mal, mais c'était quand même effrayant de se retrouver seul sur l'eau avec ces créatures gigantesques. Ce serait bien de ne pas être seul.

J'ai marché jusqu'à l'escarpement rocheux qui m'avait barré le chemin lorsque j'étais parti explorer la plage. J'avais découvert que je pouvais le contourner à marée basse et que, lorsque l'eau était haute, je devais me diriger vers l'intérieur de l'île pour aller plus loin. J'ai suivi un chemin, puis j'ai grimpé sur les rochers. Je me déplaçais prudemment de l'un à l'autre parce qu'ils étaient irréguliers et pointus. Quand j'ai atteint le sommet de la falaise, j'ai pu voir l'océan de nouveau. Le ciel était clair, mais l'eau était sombre et agitée. C'était comme si la tempête de la veille s'était déversée dans l'océan.

En regardant de l'autre côté des rochers, j'ai aperçu mon grand-père sur la plage. On aurait dit

qu'il peignait les rochers sur lesquels je me tenais. Si je restais là assez longtemps, est-ce que je ferais partie du tableau ?

Il m'a envoyé la main, et je l'ai salué en retour. Je suis descendu jusqu'à lui. En bas, le chemin était un peu plus dangereux parce que les vagues s'écrasaient sur les rochers et les rendaient glissants.

Je suis arrivé sur le sable et je me dirigeais vers mon grand-père quand j'ai entendu quelque chose. Au début, j'ai pensé que c'était le vent, mais il ne soufflait pas. Puis je me suis dit que c'étaient les vagues, mais le bruit était presque humain, comme si quelqu'un pleurait. Pourtant, à ma connaissance, il n'y avait personne de ce côté de l'île, sauf moi et mon grand-père.

J'ai regardé de tous les côtés pour essayer de localiser l'origine du son. Il provenait de derrière moi. Quand je suis retourné vers les rochers, le son avait disparu. Ça devait être le vent, les vagues ou juste mon imagination. Mais le bruit a

recommencé, plus fort et encore plus triste. J'ai grimpé sur les rochers et j'ai enfin vu la source du bruit. Je pouvais à peine en croire mes yeux.

## Chapitre huit

Mon grand-père et moi, nous étions ensemble sur les rochers, juste au-dessus d'un épaulard. Je le fixais, mais mon cerveau avait du mal à comprendre ce que je voyais.

– Ça arrive. Pas souvent, mais ça arrive, m'a expliqué mon grand-père.

– Mais ils sont si intelligents ! Je l'ai lu et tu me l'as dit. Comment ça se fait ?

– La tempête de la nuit dernière a remué les sédiments, peut-être même jusqu'au fond de l'océan. Et puis la marée a baissé.

La créature a poussé un autre cri, et tout mon corps a tremblé. Au-dessous de nous se trouvait un épaulard échoué sur les rochers. Il y avait encore un peu d'eau qui l'éclaboussait quand une grosse vague s'écrasait, mais il était complètement piégé. Et la situation allait empirer. La marée descendait, et l'eau se retirerait pendant cinq heures encore. J'ai dit :

– Même si j'en ai vu de près, je n'avais pas vraiment réalisé à quel point ils étaient gros.

– Et celui-là n'est même pas encore adulte, a précisé mon grand-père.

– Ah non ?

– C'est le jeune épaulard dont je te parlais. Et les adolescents, peu importe l'espèce, font parfois des choses stupides. C'est probablement à cause de son inexpérience qu'il s'est échoué sur les rochers.

- Comment sais-tu que c'est le même ?
- Tu vois l'encoche en bas de sa nageoire ?
- Oui !

Il m'avait parlé de ce détail, et je l'avais remarqué sur son tableau.

– J'ai passé beaucoup de temps à observer ces orques. Ça peut te sembler étrange, mais, quand je peins, je ne me contente pas de mettre des images sur la toile, c'est comme si je les gravais dans mon cerveau.

– Je ne trouve pas ça étrange. Ma mère dit des choses comme ça, elle aussi.

– Ah oui ?

Mon grand-père a fait une pause et a ajouté :

- Il s'appelle Oreo.
- Oreo ? C'est un drôle de nom pour une orque !
- Ce n'est pas vraiment officiel... Je les ai toutes baptisées.

Oreo l'épaulard a poussé un autre cri, et il a eu une réponse. Le reste de son groupe nageait autour.

Leurs nageoires dorsales brisaient la surface juste à côté du rivage, et quelques têtes sortaient de l'eau. Mon grand-père appelait ça « faire le périscope ».

Soudain, il s'est mis à crier :

– Partez d'ici !

J'ai sursauté.

– Allez-vous-en !

Il agitait les bras et il faisait signe aux orques de retourner vers le large. Je lui ai demandé :

– As-tu peur qu'un autre épaulard s'échoue ?

– Oui. Ils sont de la même famille. Ils ne peuvent pas l'aider et ils ne peuvent pas l'abandonner, mais la marée continue de baisser. Ils se mettent en danger.

– Et maintenant, qu'est-ce qui se passe ?

– Rien, a répondu mon grand-père. On est aussi impuissants qu'eux.

– On ne pourrait pas demander de l'aide ? Appeler quelqu'un par radio ?

– On peut toujours, mais quand les secours vont arriver, il sera déjà trop tard.

– Trop tard...Attends...tu veux dire qu'il va... qu'il va...mourir ?

– Les cétacés ne peuvent pas rester hors de l'eau aussi longtemps. Ils se dessèchent et attrapent des coups de soleil.

– On devrait pouvoir faire quelque chose.

Mon grand-père n'a rien ajouté.

– Alors on va juste rester là et le regarder agoniser ? Ça me semble cruel.

Je ne pouvais pas le croire.

– C'est vrai. Mais c'est comme ça.

Il s'est retourné et a commencé à descendre les rochers.

– Viens. On va rentrer, et je vais appeler à la radio.

Je me suis rappelé à quel point les rochers étaient glissants et tranchants. Je voulais lui crier de faire attention, mais je me suis retenu.

J'ai regardé Oreo. D'une certaine façon, c'était encore pire qu'il ait un nom. Sa nageoire dorsale bougeait légèrement de haut en bas. Je le voyais respirer. On aurait presque dit qu'il tremblait. Il devait être terrifié, seul, sans personne pour l'aider, sans moyen de s'en sortir...La situation s'aggravait de minute en minute. Je savais comment il se sentait. Oreo a poussé un autre cri, et j'ai détourné le regard. J'ai couru pour rattraper mon grand-père.

## Chapitre neuf

Mon grand-père parlait à la radio. Il avait déjà appelé les garde-côtes, mais ils n'avaient aucun navire dans les environs. Il discutait maintenant avec le capitaine Ken. J'ai écouté leur conversation, qui n'avait rien d'encourageant. Le capitaine n'était pas assez près. Il a parlé d'autres bateaux qui pourraient venir au secours de l'épaulard, mais il n'avait rien de mieux à lui proposer.

Il devait pourtant y avoir une solution. Si on avait eu Internet, j'aurais pu chercher « orque échouée » sur Google. Je suis sûr que j'aurais trouvé des réponses. Monsieur Google semblait tout savoir. Puis je me suis souvenu que nous avions des livres.

Je me suis précipité vers la table où je les avais empilés. Il y en avait quatre, plus quelques vieilles encyclopédies. J'y découvrirais sans doute des informations sur les cétacés échoués. J'ai feuilleté le premier livre. *Non, je devrais plutôt consulter l'index !* J'ai regardé les dernières pages pour consulter les listes. C'était là, « baleines échouées, pages 48-49 ». J'avais commencé à lire quand une ombre a recouvert le passage. En levant les yeux, j'ai aperçu mon grand-père debout devant moi.

– Je m'informe sur les orques échouées et...

Je me suis tu quand je me suis rendu compte qu'il tenait une arme, une grosse arme.

– Qu'est-ce que tu fais avec ça ?

J'ai frissonné, parce que j'étais presque sûr de connaître la réponse.

– L'aide n'arrivera pas. C'est comme tu as dit : on ne peut pas rester là à ne rien faire et à le regarder mourir à petit feu. Ce serait cruel.

– Alors tu vas le tuer ?

– Je n'ai pas vraiment le choix. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Est-ce que c'est juste de le laisser souffrir alors qu'on sait qu'il va mourir ?

Je n'avais pas de réponse.

– Je pense que tu devrais rester ici. Ça ne sert à rien que tu voies ça.

J'ai voulu répliquer, mais je ne voulais pas être là. Je ne voulais être nulle part. Je me suis demandé si j'allais entendre le coup de feu.

Mon grand-père a posé une main sur mon épaule.

– Je suis désolé. J'aimerais qu'il y ait une autre solution...

Il a poussé un long soupir et il s'est dirigé vers la porte.

Je n'ai même pas pu le regarder sortir. J'ai entendu la porte s'ouvrir et se refermer, et j'ai repris ma lecture. Puis j'ai vu quelque chose.

Il y avait une photo de cétacés échoués sur une plage. Ce n'étaient pas des épaulards, mais bien, selon la légende, des globicéphales, et ils avaient été recouverts de draps, de serviettes ou de trucs du genre. Ça devait être pour les protéger du soleil. On voyait aussi des personnes transportant des seaux, et l'une d'elles versait de l'eau sur le dos d'une des bêtes. N'est-ce pas ce que mon grand-père avait dit : qu'il fallait les protéger du soleil et les empêcher de se déshydrater ?

Je me suis levé d'un coup, le livre, à la main, et j'ai couru vers la porte. Mon grand-père était sur le sentier, pas très loin devant. Je lui ai crié :

– Attends !

Il s'est arrêté, et je l'ai rejoint.

– Regarde sur la photo : ces gens-là sont en train de sauver un troupeau de baleines échouées. Ils les empêchent d'avoir des coups de soleil et de se dessécher. C'est ça qui risque de tuer Oreo, selon toi.

– Ce sont des globicéphales. On les appelle aussi « dauphins pilotes ».

– Mais un cétacé, c'est un cétacé. C'est quoi, la différence ?

– Ces globicéphales sont sur une plage de sable, pas sur des rochers pointus. On ne peut pas connaître l'étendue des blessures d'Oreo.

– On pourrait aller voir. On pourrait s'approcher pour vérifier.

– Il faut savoir que, quand une baleine s'échoue, c'est souvent parce que quelque chose ne va pas. Elle est malade et va mourir de toute façon.

J'ai répliqué :

– Ou c'est parce qu'elle n'a pas d'expérience.  
Tu l'as dit toi-même : les adolescents font tout le temps des choses stupides.

Il s'est tu pendant un moment, puis il a dit :

- On va perdre notre temps.
- Tu as quelque chose d'autre à faire ?
- Bien sûr que non.

– Alors pourquoi on n'essaierait pas ? Et même si on ne peut pas sauver Oreo, on n'aura pas perdu notre temps. On saura qu'on a fait tout ce qu'il était possible. Il faut qu'on essaie, ai-je ajouté en pointant la photo du doigt.

Encore une fois, il n'a rien dit. Mais il avait l'air de réfléchir. J'ai insisté :

- Tu ne penses pas que tout le monde mérite une autre chance ? Ça ne vaudrait pas le coup d'essayer ?
- Tu as sans doute raison, a admis mon grand-père en hochant la tête. D'ailleurs, je ne pense pas que j'aurais pu le faire.

- Faire quoi ?
- Appuyer sur la gâchette. Je ne pense pas que j'aurais pu. Laisse-moi jeter un coup d'œil au livre.

## Chapitre dix

Je me tenais à côté de l'épaulard. Je n'avais jamais été près à ce point d'un être vivant aussi gros. Il avait réagi en se tortillant quand je m'étais assis à côté de lui. Il s'était calmé, mais essayait toujours de me suivre des yeux. J'écoutais les conseils de mon grand-père en m'assurant de ne pas m'approcher de sa gueule. Comme elle était entrouverte, je pouvais voir ses dents, des dents

énormes et pointues. Je me suis demandé si elles ressemblaient à celles d'un tyrannosaure.

Je savais que, dans leur milieu naturel, les épaulards ne faisaient jamais de mal à qui que ce soit, mais j'avais lu quelque part que certaines personnes avaient été tuées par des orques en captivité. La bête échouée n'était pas captive, mais elle n'était plus libre, et je ne voulais pas courir de risque.

Mon grand-père, qui était sur les rochers au-dessus de moi, a crié :

- Tu vois beaucoup de sang ?
- Juste un peu sur la queue.

Il va sans dire que je ne pouvais pas examiner le ventre d'Oreo. Je me suis demandé si je lui avais causé des blessures en m'approchant trop de lui.

- Je descends le bac ! a lancé mon grand-père.

J'ai failli perdre l'équilibre en levant la tête pour l'observer qui descendait le contenant bleu à l'aide d'une corde. Pour me stabiliser, j'ai posé

une main sur l'épaulard. Sa peau était comme du caoutchouc, du caoutchouc sec. Je suis vite allé chercher le contenant.

Je l'ai placé sur une pierre plate. À l'intérieur, il y avait des draps et des serviettes imbibées d'eau de mer. Ils étaient froids et lourds. J'ai sorti le premier drap. Il provenait du lit de mon grand-père.

Je l'ai étalé sur l'épaulard, en commençant par l'arrière et en le tirant vers sa nageoire dorsale. Le sang de la queue a imprégné le drap bleu et vert qui a rougi légèrement.

Oreo a crié et il a trembloté. La sensation du drap sur son corps devait le terrifier. Il a ouvert et fermé la gueule plusieurs fois. Ses dents semblaient énormes. J'ai voulu le rassurer :

– Ça va bien aller. Ne t'inquiète pas, Oreo.

Il a semblé se calmer en entendant son nom, ou peut-être le son de ma voix. Ça m'a calmé aussi. Quoi qu'il en soit, j'avais besoin de continuer à parler.

– Je vais poser un autre drap sur toi. Je dois te protéger de la chaleur.

Le soleil était haut dans le ciel et, ce jour-là, il n’y avait presque pas de nuages. Ça aurait été tellement mieux s’il avait plu.

J’ai étalé le deuxième drap sur la nageoire dorsale d’Oreo et je l’ai pressé sur le dessus et sur les côtés de son corps. Il adhéraient bien sur sa peau puisqu’il était mouillé. J’ai réussi à recouvrir presque entièrement l’épaulard avec les deux draps. J’ai utilisé des serviettes imbibées d’eau pour protéger le reste de son corps, en laissant son évent à découvert pour la respiration. J’ai aussi pris soin de ne pas cacher sa gueule et ses yeux, parce que je me disais que ça devait être effrayant de ne pas voir ce qui se passait. La dernière chose dont cet épaulard avait besoin, c’était d’avoir encore plus peur. Mon grand-père m’a félicité :

– Tu fais du bon travail, Dylan. Maintenant, il faut l’arroser.

Le soleil allait bientôt faire sécher les draps mouillés. Mon grand-père m'avait aussi parlé du danger qu'un épaulard surchauffe. Pour le rafraîchir, ou du moins pour l'empêcher d'avoir trop chaud et de se déshydrater, il fallait verser de l'eau sur lui.

Le bac était vide, mais pas pour longtemps.

La marée avait continué à descendre, et même les embruns qui s'écrasaient sur les rochers ne nous atteignaient plus. Par contre, il s'était formé une grande flaque d'eau dont je pouvais me servir.

J'ai plongé le bac dans l'eau et je l'ai rempli à moitié. Je ne pouvais pas en mettre plus parce que je n'aurais pas pu le soulever. D'ailleurs, il était déjà presque trop lourd. Je l'ai transporté et je l'ai fait basculer pour répandre l'eau sur le dos d'Oreo. Elle coulait sur ses flancs en collant les draps et les serviettes encore plus contre sa peau. Je lui ai demandé :

– Est-ce que ça va mieux ?

Oreo a répondu en ouvrant et en fermant sa gueule, puis en soufflant de l'air et un peu d'eau par son évent.

– N'arrête pas ! a crié mon grand-père. Il est mouillé, mais tu dois continuer à le rafraîchir.

J'ai rapporté le bac jusqu'à la flaque. Je me demandais combien d'eau il y avait. Y en avait-il assez ou bien faudrait-il que j'aille en puiser dans l'océan ? Ce serait un problème, car la marée descendait toujours, et les rochers ressortaient encore plus. Il ne fallait pas que je m'en inquiète pour le moment.

J'ai de nouveau rempli le bac à moitié et je l'ai transporté avec difficulté jusqu'à l'orque. Cette fois, j'ai versé de l'eau le long de son dos, jusqu'à sa queue. Oreo a remué la queue, et une partie de l'eau a été projetée vers moi.

C'était ce que je devais continuer à faire... pendant des heures, des heures et des heures.

## Chapitre onze

Le soleil plombait au-dessus de nous. J'avais enlevé mon manteau et mon chandail, mais je transpirais encore. Oreo n'avait pas le choix, lui : je ne pouvais pas lui enlever des couches de vêtements. Il fallait l'arroser constamment pour maintenir sa température basse. J'avais mal aux bras à force d'avoir transporté dix millions de

bacs d'eau et de les avoir déversés sur l'épaulard pendant des heures.

Je me suis penché tout près de sa tête. J'avais besoin de me reposer, mais je me suis dit qu'Oreo devait être rassuré. Je me faisais peut-être des idées, mais je trouvais que ses yeux étaient plus calmes quand je lui parlais. Je lui ai expliqué :

– Je fais juste une petite pause. Tu te débrouilles bien. La marée va bientôt remonter.

« Bientôt » voulait dire une heure plus tard environ, mais il fallait qu'elle soit haute pour qu'Oreo ait une chance de se libérer. Comme les rayons du soleil nous chauffaient de plus en plus, j'avais plus de difficulté à aller chercher de l'eau. J'avais pratiquement vidé toute l'eau de la flaque. Bientôt, il faudrait que je descende jusqu'aux rochers, que je plonge le bac dans l'océan, puis que je le remonte en essayant de ne pas le renverser et de ne pas tomber.

Je commençais aussi à avoir très faim. Je n'avais rien avalé depuis le déjeuner, et encore, je n'avais pas mangé grand-chose. Mon grand-père était parti un bon moment auparavant pour aller nous chercher à manger. J'espérais qu'il serait bientôt de retour, et pas que pour la nourriture. Je voulais qu'il soit là, avec moi. Je me sentais seul et j'avais un peu peur.

En fait, bien sûr, je n'étais pas seul. Et il n'y avait pas qu'Oreo ici avec moi. Son groupe au complet était à côté, non loin des rochers, aussi près qu'il pouvait l'être. La marée descendante avait repoussé les autres épaulards au large, mais ils appelaient Oreo qui leur répondait. Il ne pouvait pas les voir, mais il savait qu'ils étaient là grâce à leurs cris.

J'ai sauté en bas des rochers, sur le sable. Comme c'était la marée basse, la plage était plus grande. J'ai marché vers l'eau en tenant le bac.

Je me suis approché du bâton que mon grand-père avait planté dans le sable pour marquer le niveau le plus bas de la marée. Il était dans l'eau, à une douzaine de pas du bord de l'eau, donc la marée descendait encore.

Mon grand-père a contourné les rochers et est venu me rejoindre en marchant sur la plage. Il portait un sac sur son dos et un truc sur l'épaule. Quand il s'est approché, j'ai reconnu un tuyau d'arrosage.

– Désolé que ça m'ait pris aussi longtemps, mais j'ai eu une idée, a-t-il dit.

– Un tuyau...

– Et une pompe.

Une pompe à air de bicyclette était fixée à l'extrémité du tuyau, avec du gros ruban adhésif gris.

– Tire une extrémité du tuyau jusqu'à Oreo et, moi, je vais pomper l'eau de l'océan, a-t-il expliqué.

– Tu penses que ça va marcher ?

– Je suis peintre, pas plombier, mais ça devrait marcher. En tout cas, je l'espère.

– Pas autant que moi. Je n'ai pas très envie de continuer à charrier de l'eau sur la falaise.

– On va faire un essai. Prends le bout du tuyau et le sac. Il y a de la nourriture dedans.

J'ai laissé tomber le bac sur le sable, j'ai enfilé le sac à dos et j'ai tiré le tuyau par son extrémité pendant que mon grand-père le déroulait dans l'autre direction, vers le bord de l'eau. J'ai escaladé les rochers. En séchant, ils devenaient moins glissants et moins dangereux.

Quand je suis revenu à côté d'Oreo, mon grand-père était déjà debout dans l'océan. Je l'ai observé actionner la pompe, de haut en bas, de haut en bas, de haut en bas. Malgré ses efforts, l'eau ne sortait pas de mon côté. Ça ne fonctionnait pas.

Mais soudain, j'ai entendu un gargouillement dans le tuyau. Le bruit devenait de plus en plus fort, puis de l'eau a jailli.

J'ai dirigé le tuyau vers Oreo, et l'eau a coulé sur son dos et sur sa nageoire dorsale. J'ai crié à tue-tête et j'ai agité une main pour essayer d'attirer l'attention de mon grand-père. Tout en pompant, il a crié et m'a fait un rapide signe de la main.

L'eau a continué à couler sur Oreo, par petits coups. Sur la queue, le long de son dos, sur ses flancs et jusqu'à sa tête. C'était incroyable !

Oreo a réagi. Il levait et abaissait sa grande queue, il ouvrait la gueule et montrait ses dents géantes, et il a crié. C'était un cri différent, un cri qui semblait plein d'espoir. Peut-être qu'il avait des raisons d'avoir de l'espoir. Peut-être qu'on en avait tous les deux.

## Chapitre douze

Je me suis affalé contre les rochers et j'ai mangé le dernier morceau de ma barre de céréales. Je me suis rendu compte qu'Oreo me regardait. Un de ses yeux était presque toujours tourné vers moi.

– Désolé, je ne peux pas partager avec toi. Tu devras attendre jusqu'à ce que tu retournes dans l'eau. Bientôt.

Ce ne serait plus très long. L'eau se rapprochait graduellement du piquet de bois. C'était comme un tour de magie. Petit à petit, la marée montait, et l'eau avançait sur la plage. Enfin, la balise a été renversée et emportée.

Mon grand-père pompait de l'eau toutes les trente minutes depuis cinq heures. Il avait dû se déplacer plusieurs fois, au fur et à mesure que la plage disparaissait sous la marée montante. Oreo était toujours couvert de serviettes et de draps mouillés et, je l'espérais, au frais. Moi, en tout cas, je n'avais plus chaud. Le soleil s'était déplacé, et nous étions à l'ombre du surplomb rocheux. J'avais même dû remettre mon chandail et mon manteau.

Je me suis levé et j'ai aperçu des nageoires dorsales dans l'océan. Pendant tout ce temps, le groupe d'Oreo était resté à proximité. Ses amis semblaient l'attendre en le surveillant.

Puis ils ont poussé des cris, et Oreo leur a répondu. J'ai deviné que les épaulards voulaient s'assurer qu'il allait bien. Ils paraissaient tous calmes.

J'ai souhaité pouvoir lancer un appel, moi aussi. Pas à mon grand-père, mais à ma mère. J'aurais tant aimé savoir qu'elle allait bien ! Lui dire que moi, j'allais bien. Lui raconter l'aventure d'aujourd'hui.

D'une certaine manière, tout serait devenu plus réel si j'avais pu lui dire ce qui se passait. Bizarrement, je n'avais pas l'impression que ce que j'avais fait depuis neuf heures était vrai. J'étais sur ces rochers, à prendre soin d'une orque échouée, et bientôt la marée serait haute et l'emporterait. Elle serait libre et rejoindrait sa famille, et tout irait bien de nouveau. Du moins, c'est ce que j'espérais. Et si la marée ne remontait pas assez ? Et si Oreo était trop blessé pour s'enfuir à la nage ? Que se

passerait-il alors ? Je me suis levé. Je ne pouvais pas me permettre d'avoir des pensées négatives. Ça marcherait. Il le fallait.

Du haut de la falaise, mon grand-père m'a demandé :

- Comment ça se passe ?
- On va bien, tous les deux.

Mon grand-père avait arrêté de pomper l'eau quand il n'avait plus été capable de rester debout dans la mer en sécurité. Les vagues frappaient maintenant les rochers en projetant des embruns.

Il m'a crié :

- Tu vas devoir me rejoindre bientôt !
- Je sais.

Je me suis assis juste à côté de la tête d'Oreo pour qu'on puisse se regarder. J'étais étonné qu'un animal aussi gros ait des yeux si petits. Ils n'étaient pas beaucoup plus grands que les miens et ils ne semblaient pas très différents non plus. Il y

avait de l'intelligence dans son regard. L'épaulard réfléchissait. J'étais sûr qu'il savait que j'essayais de l'aider, mais me considérait-il comme un ami ? Aucun moyen d'en être sûr.

– Hé ! Oreo ! La prochaine fois que je serai dans l'océan avec mon kayak, tu vas venir me dire bonjour, OK ? On est amis, maintenant. En fait, tu es le seul ami que j'ai ici.

Oreo n'a pas répondu, mais j'ai eu l'impression qu'il avait compris.

– Il est probablement temps d'enlever les couvertures, m'a conseillé mon grand-père.

Il avait raison. J'ai commencé à enlever le drap qui recouvrait la queue d'Oreo. J'ai hésité en me demandant ce que j'allais découvrir. Le saignement s'était-il arrêté ? J'ai continué à le retirer. Aucune trace de sang ! Oreo a levé la queue, comme s'il faisait un signe de la main.

– Ce ne sera plus très long, ai-je dit. Bientôt, ta belle queue va te propulser vers ta famille.

J'ai jeté le drap dans le bac. Puis j'ai enlevé le deuxième et les serviettes, jusqu'à ce que tout le corps d'Oreo soit à l'air libre. Sa peau était lisse et noire, humide et brillante. Je ne savais pas comment était le dessous de son corps. Il avait peut-être des coupures, des éraflures ou des bleus, mais ce que je voyais semblait en bon état. Aussi bon que je pouvais l'espérer.

## Chapitre treize

Mon grand-père avait déjà remonté le bac bleu. La marée montait rapidement. Les vagues éclaboussaient le dos d'Oreo et les rochers derrière lui. Comme ils étaient glissants, j'ai utilisé le câble qui avait servi à descendre le bac pour m'aider à gravir la pente. Quand j'ai atteint le bord du rocher, mon grand-père m'a pris la main

pour me hisser jusqu'au sommet. Nous sommes restés là, à contempler Oreo.

– Il a l'air de bien aller, a dit mon grand-père.

– On va le savoir bientôt, j'imagine. J'aimerais pouvoir faire plus.

– Tu as fait ce que tu as pu pour le garder en vie. La marée va s'occuper du reste.

Les épaulards du groupe se rapprochaient au fur et à mesure que la marée montait. Pendant les dernières minutes, ils ont appelé presque sans arrêt et Oreo leur répondait. J'ai demandé à mon grand-père :

– Ce ne sera plus très long, hein ?

– Moins d'un quart d'heure, à mon avis. Chaque vague est plus haute que la précédente.

Il avait raison. Les vagues atteignaient Oreo, et il restait de l'eau après leur ressac.

– Il faut que tu sois prêt à tout ce qui pourrait arriver, m'a prévenu mon grand-père.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– On a fait tout ce qu'on pouvait. *Toi*, tu as fait tout ce que tu pouvais pour l'aider.

– Plus que ça ! On l'a gardé couvert, mouillé et au frais comme il le fallait.

– Oui, mais les orques sont faites pour flotter, pas pour rester couchées sur une surface dure. Tout ce poids qui appuyait sur les organes d'Oreo a peut-être causé des dommages aux poumons ou au cœur.

– Il respirait bien.

– En plus, on ne connaît pas la gravité de ses coupures sur le ventre. Ces rochers sont tranchants. J'espère juste qu'il n'essaiera pas de s'échapper avant que l'eau soit assez haute pour qu'il puisse nager librement. Il pourrait se blesser encore plus.

Je n'avais pas pensé à ça, mais il n'y avait vraiment rien d'autre à faire. Si seulement je pouvais lui dire d'attendre, mais ça ne servirait à rien. Les vagues poussaient Oreo sur le côté. Sa queue montait et descendait, et il semblait avancer

légèrement. Soudain, une vague énorme s'est abattue, et Oreo s'est dégagé des rochers ! J'ai crié :

– Regarde-le partir !

Oreo nageait à la surface de l'eau, en direction du large. Il se dirigeait tout droit vers son groupe. On ne voyait plus que le bout de sa nageoire dorsale, puis il a disparu sous les vagues.

– Il est là ! a lancé mon grand-père. Tu le vois ?

Plusieurs nageoires étaient visibles, mais je ne reconnaissais pas celle d'Oreo. Puis je l'ai aperçue, avec sa petite encoche. Il était bel et bien là !

– Il est correct, a dit mon grand-père.

– Il est plus que correct. Il est avec sa famille et il s'en est sorti grâce à nous.

– Il s'en est sorti grâce à toi.

– On a bien travaillé, tous les deux.

– C'est toi qui as travaillé le plus, mon gars, mais ça a marché parce que tu lui as donné une chance.

J'ai réfléchi à ses mots. C'est vrai que j'avais donné une chance à Oreo. J'avais convaincu mon grand-père que ça en valait la peine. Et maintenant, Oreo avait retrouvé sa famille.

Nous sommes restés là, en silence, à observer les épaulards. Mon grand-père s'est approché et a placé un bras autour de mes épaules. J'ai dû résister à l'envie de m'éloigner. Ça avait toujours été ma première réaction. Mais, cette fois, je ne l'ai pas fait. La chaleur et le poids de son bras me rassuraient. Je m'étais peut-être donné une chance de retrouver ma famille, moi aussi.

## Chapitre quatorze

– On ferait mieux d’y aller, a dit mon grand-père.

– Laisse-moi juste finir mon document et le sauvegarder.

– Parfois, je regrette d’avoir commencé tout ça.

J’ai levé les yeux de l’ordinateur.

– Tu veux dire m’inviter ici ?

Il a marmonné :

– Tu es trop intelligent pour dire un truc aussi stupide, Dylan.

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire. C'était tellement typique de mon grand-père : il disait une chose aimable, mais il l'enveloppait dans une remarque désagréable pour cacher sa gentillesse. Il a voulu s'expliquer :

– Ce que je veux dire, c'est tout ce qui concerne l'ordinateur, Internet, la télévision, le satellite...

– Oh non ! Tu n'as pas à le regretter ! C'est peut-être la chose la plus intelligente que tu as faite de toute ta vie.

J'aurais juré voir un petit sourire sur le visage de mon grand-père. Pendant une petite seconde.

Il avait fait installer une connexion satellite. Maintenant, nous étions reliés au reste du monde. Nous avons Internet et le courrier électronique, et nous pouvions même utiliser le téléphone !

J'ai été très étonné quand il a proposé de se

moderniser. Il avait prétendu que ça l'aiderait pour ses « affaires », mais je savais que ce n'était pas la vraie raison. Il le faisait pour moi. Il avait fallu presque deux semaines pour tout brancher, mais la vie était beaucoup plus intéressante depuis dix jours.

Je me suis levé, et nous nous sommes dirigés vers le quai. Le chemin qui y menait était maintenant beaucoup plus facile à parcourir. J'avais aplani des bosses, enlevé quelques pierres et construit de petites marches là où elles étaient nécessaires. C'est comme ça que je passais mes journées. Mon grand-père peignait et, moi, je bricolais. Du moins, quand je n'étais pas devant l'ordinateur ou dans le kayak.

– Tu crois qu'ils seront à l'heure ?

– Le capitaine Ken est plutôt ponctuel.

Nous sommes arrivés au quai. Les deux kayaks étaient à côté. J'avais passé beaucoup de temps dans le mien. Et il était vraiment à moi,

maintenant. Mon grand-père me l'avait donné. Parfois, il venait pagayer avec moi, mais, le plus souvent, j'étais seul. Mais ça ne me faisait rien. À l'occasion, j'avais de la compagnie sur l'eau.

Comme le saumon commençait à affluer, il y avait un supergroupe d'épaulards autour de l'île. Presque chaque fois que j'allais en kayak, j'apercevais des nageoires au loin.

J'avais vu Oreo et son groupe à une douzaine de reprises. Je traînais toujours des jumelles parce que, la plupart du temps, j'en avais besoin pour les observer. Même de loin, je reconnaissais Oreo à la petite encoche sur sa nageoire dorsale. Une ou deux fois, les orques se sont rapprochées. Un jour, même Oreo est venu tout près de moi. C'était un moment magique que je n'oublierai jamais.

Pendant que le reste du groupe s'éloignait, j'avais vu sa nageoire dorsale se diriger vers moi. Je suis demeuré immobile dans mon embarcation pendant qu'il nageait autour de moi, en faisant des

cercles de plus en plus petits. Puis il s'est arrêté, a sorti la tête et l'a tournée vers moi. Nous nous sommes regardés dans les yeux pendant quelques secondes. Il a penché la tête, il a glissé sous l'eau et il est parti rejoindre son groupe. J'ai regardé sa nageoire disparaître et réapparaître quand il remontait à la surface pour respirer.

C'était incroyable, et c'était le cas pour beaucoup de choses qui s'étaient passées au cours des six dernières semaines. Mon grand-père était toujours pareil. Il pouvait se perdre dans sa peinture durant un jour ou deux et à peine m'adresser la parole. Il se privait parfois de nourriture, à moins que je ne lui en apporte. Il pouvait être lunatique et grincheux, mais il était aussi gentil, attentionné et aimable. Plus important encore, il était mon grand-père. Et moi, j'étais son petit-fils.

Je me suis exclamé :

– Le voilà !

Le traversier avait contourné la pointe et il traversait la crique dans notre direction.

J'ai regardé sur le pont, mais je n'ai pas vu ce que j'espérais. J'avais imaginé la façon dont ça allait se passer : elle serait à la proue et elle nous ferait de grands signes au moment où le bateau surgirait. Elle devait être à l'intérieur, à moins qu'elle ne soit pas du tout sur le bateau. Et si elle avait changé d'avis ? Et si elle n'avait pas pu le faire ? Et si...Et puis, je l'ai vue. Avant de distinguer ses traits, j'ai reconnu son manteau rouge vif qu'elle aimait tant. Il était exactement de la même couleur que l'imperméable que je portais, celui de sa mère. Cette coïncidence m'a fait sourire.

Elle a agité le bras, et je l'ai saluée en retour. Et mon grand-père aussi.

Jag est venu sur le pont. Le bateau s'est approché du quai. Jag a lancé une amarre, et mon grand-père l'a attrapée pour tirer le bateau.

Je m'attendais à ce que Jag saute du bout pour attacher la proue, mais c'est ma mère qui l'a fait. Puis elle a attaché l'arrière de façon experte.

J'ai couru sur le quai pour la saluer. Elle s'est redressée et m'a fait un gros câlin. Je lui ai chuchoté :

– Je suis tellement content de te voir.

– Je suis tellement contente de te serrer dans mes bras, a-t-elle dit. Tu vas bien ?

– Je vais très bien. Et toi ?

– Je vais très bien, moi aussi.

– Pour vrai ?

– Pour vrai. Ça a été dur, mais je vais bien.

Honnêtement.

– Je te crois.

J'ai pris ma mère par la main et je l'ai conduite sur le quai jusqu'à l'endroit où l'attendait mon grand-père. Il avait l'air nerveux.

D'après moi, Jag et le capitaine s'étaient rendu

compte que c'était un moment privé parce qu'ils n'étaient pas encore débarqués.

Je savais ce que j'allais dire ensuite. Je m'étais exercé longtemps.

– Maman, je voudrais te présenter quelqu'un. C'est mon grand-père, Angus. Grand-papa, c'est ta fille, Becky.

Ils ont ri nerveusement.

– Je me disais que vous devriez apprendre à vous connaître.

– On se connaît déjà, a protesté ma mère

– Pas aussi bien que vous le devriez.

Mon grand-père a rompu l'atmosphère tendue en demandant à ma mère :

– Comment s'est passé le voyage ?

Ma mère a eu l'air soulagée.

– C'était bien. Ça m'a rappelé tant de merveilleux souvenirs ! Je vois que tu as gardé les kayaks.

– Dylan les a sortis et les a nettoyés.

J'ai ajouté :

– Je suis tout le temps sur l'eau.

– On pourrait y aller tous les deux. En rentrant, on a croisé un gigantesque groupe d'épaulards juste à côté de la pointe.

Je me suis demandé si Oreo et son groupe étaient parmi eux.

– On pourrait partir à leur recherche quand je serai installée, a proposé ma mère.

– Ce serait bien.

– Si on a de la chance, poursuit ma mère, on arrivera peut-être à s'approcher très, très près des épaulards. C'est pas mal excitant de faire du kayak juste à côté d'eux.

– J'imagine...ai-je dit.

Mon grand-père a ricané.

Nous n'avions pas encore raconté notre aventure à ma mère. Elle la découvrirait en arrivant dans la cabane. Mon grand-père avait peint la scène : Oreo échoué sur les rochers, couvert

de draps et de serviettes, et moi debout à ses côtés, avec le bac bleu, en train de l'arroser. À l'arrière-plan, dans l'océan, on distinguait les nageoires dorsales du groupe d'Oreo. C'était un tableau extraordinaire, peint par un artiste extraordinaire. Mais ce qui était encore mieux, c'était le titre : *Famille*. J'ai demandé à mon grand-père :

– Veux-tu dévoiler la surprise à ma mère – à ta fille – ou bien préfères-tu que je le fasse ?

– Je pense que tu devrais le faire. Après tout, c'était ton idée.

Ma mère semblait préoccupée. Je l'ai rassurée :

– Ne t'inquiète pas. Ça existe, des surprises agréables. Il n'y a pas seulement de la nourriture dans les caisses qui sont déchargées du bateau. Il y a aussi du matériel d'artiste supplémentaire.

– On a pensé que tu pourrais profiter de ton séjour ici pour faire des croquis et de la peinture... Enfin, si tu en as envie, a dit mon grand-père.

– C'est...c'est incroyable...juste incroyable.

Ma mère semblait sur le point de pleurer.

– Je t’ai fait de la place dans mon atelier, a ajouté mon grand-père.

– Dans ton atelier ? Mais tu ne me laissais jamais entrer quand j’étais petite !

– Tu es adulte maintenant...et je suis désolé de t’avoir interdit d’entrer. Ce n’était pas correct. De toute façon, quatre semaines, c’est long, et nous voulons – *je veux* – que tu sois heureuse.

Mon grand-père avait l’air nerveux, mais content.

– Merci. Merci beaucoup, a dit ma mère en se tournant vers moi. Tu es sûr que ça ne te dérange pas de rester ici un mois de plus ?

– Je ne vois pas d’autre endroit où j’aimerais être.

Nous étions tous d’accord pour rester ici jusqu’à la fin de l’été, jusqu’à la rentrée des classes. C’était le plan. J’ai demandé à ma mère :

– Et toi ? Tu es d’accord avec ça ?

– C'est chez moi, a-t-elle répondu. C'est ici que j'ai vécu les plus beaux moments de ma vie. Ça fait du bien de sortir de la ville.

– Je suis bien d'accord, maman.

Ce qu'elle ne savait pas, c'est que j'avais un autre projet dont je n'avais encore parlé à personne. J'avais effectué des recherches sur l'enseignement à domicile et sur le soutien que je pourrais obtenir si j'étudiais en ligne. Juste au cas où nous déciderions de vivre ici toute l'année.

– Je sais que les dernières semaines ont dû être pénibles pour vous deux, a dit ma mère.

Grand-père et moi avons échangé un regard. Nous avons tous les deux haussé les épaules.

– On a vécu des moments difficiles, mais je pense qu'on s'est plutôt bien débrouillés, ai-je précisé.

Mon grand-père a ajouté :

– On forme une bonne équipe.

– Eh bien ! je pense qu'on devrait monter à la cabane ! a dit ma mère, légèrement confuse.

Je l'ai interrompue :

– Avant, commencez donc par vous faire un câlin de retrouvailles.

J'étais déterminé à faire en sorte que les deux personnes les plus importantes de ma vie règlent leurs problèmes. Grand-papa et maman semblaient mal à l'aise.

– C'est facile. Vraiment facile, ai-je expliqué. Venez ici, tous les deux.

Je me suis avancé et j'ai passé un bras autour de ma mère et l'autre autour de mon grand-père. Je les ai attirés contre moi et j'ai senti qu'ils s'enlaçaient mutuellement.

– Grand-père, tu avais tort en disant qu'on formait une bonne équipe.

Il a eu l'air étonné.

– Ah oui ?

– Ouais, on ne forme pas une équipe. On forme une famille.



Membre de l'Ordre du Canada, Eric Walters a écrit plus de 125 livres qui ont remporté une centaine de prix, dont un prix littéraire du Gouverneur général pour *The King of Jam Sandwiches*. Eric, un ancien enseignant, s'est lancé en littérature jeunesse pour intéresser ses élèves de cinquième année à la lecture et à l'écriture. Chaque année, il fait des présentations devant plus de cent mille jeunes aux quatre coins du pays. Il habite à Guelph, en Ontario.

# SI SEULEMENT DYLAN POUVAIT FAIRE MONTER LA MARÉE PLUS VITE...

Dylan, quatorze ans, doit aller vivre avec son grand-père qu'il connaît peu, Angus, sur une île isolée. Les deux, qui sont pratiquement des étrangers, s'évitent le plus possible.

Dylan explore les lieux tandis que son grand-père, un artiste renommé, passe ses journées dans son atelier. Un jour, Dylan découvre un jeune épaulard (ou orque) échoué sur une plage rocheuse et court prévenir son grand-père. Le soleil chauffe de plus en plus et l'orque risque de mourir de chaleur. Angus croit qu'il n'y a rien à faire, mais Dylan est déterminé à essayer de sauver l'orque.

Pour plus  
d'information, contactez  
Kennedy Cullen :  
1-800-210-5277 •  
kennedy@orcabook.com

Cet exemplaire promotionnel constitué des épreuves non corrigées n'est pas à vendre. Puisque des modifications pourraient être apportées au texte avant sa publication

**la version finale publiée doit être consultée pour reproduire un extrait du texte dans une recension.**

ORCA CURRENTS • ÂGES 9-12  
Publication le 11 avril 2023

9781459835788 BROCHÉ • 10,95 \$  
9781459835795 PDF • 9781459835801 EPUB



LES ÉDITIONS ORCA  
orcabook.com • 1-800-210-5277



@orcabook

Lecture facile  
HISTOIRE  
CAPTIVANTE